



Lettres québécoises Page D 3

Le feuilleton Page D 5

Essais québécois Page D 7



Claude Simard Page D 11

Formes Page D 12

Enki Bilal

«Je me souviens»

Son dernier album a été tiré à 300 000 exemplaires. Il fait du cinéma. Bilal est un Yougoslave d'origine qui a appris à lire dans *Tintin*, *Spirou* et *Pilote*. Il se veut un chroniqueur de la réalité.

CHRISTIAN RIOUX
CORRESPONDANT
DU DEVOIR À PARIS

Au nombre de fois où Enki Bilal dit *«Je me souviens»* en entrevue, il passerait au Québec pour un affreux nationaliste. L'homme au front aussi large et au visage aussi émacié que ses héros de bande dessinée éclate de rire lorsque je lui apprendis que ces trois mots sont aussi la devise du Québec. «*C'est charmant*», dit-il. Car ils auraient tout aussi bien pu servir de titre à son dernier album.

«*J'ai 18 jours et je me souviens*», lit-on dès la première ligne. *Le Sommeil du monstre* raconte l'histoire d'un bébé recueilli par un journaliste français sur le cadavre d'un soldat yougoslave. Le militaire portait des chaussures Nike et s'appelait Hatzfeld. L'enfant s'appellera donc Nike Hatzfeld. L'œil du nourrisson contemplant le ciel de Sarajevo à travers le plafond éclaté de l'hôpital devient le point de départ d'une aventure où Nike, devenu adulte, part à la recherche d'Amir et de Leyla, ses compagnons de berceau, dans un monde irréel dominé par les sombres forces du méchant Warhole.

Pour la première fois, Bilal a lui aussi accepté de se souvenir. C'est la première fois que l'auteur de *La Trilogie Nikopol* et de *Froid Équateur* parle du pays de son enfance. Pendant la guerre en Yougoslavie, il était demeuré muet, n'osant s'exprimer sur un sujet aussi délicat. Tout comme il refuse dans son dernier album de montrer des scènes de guerre.

Par pudeur? «*Je ne veux pas peindre la guerre. J'essaie de la suggérer autrement. Ce serait trop facile. C'est un sujet trop grave. La Yougoslavie était probablement le pays de l'Est le mieux placé pour accéder à une main tendue par l'Europe occidentale. À l'arrivée, c'est celui qui se retrouve marginalisé et où sévissent des gens dangereux. Un vrai gâchis.*»

Belgrade à dix ans

Fils d'un père serbe et d'une mère tchécoslovaque, Bilal quitta Belgrade à dix ans. Il en garde des souvenirs heureux, de jeux d'enfants, de saisons froides, de neige. Membre des pionniers (les scouts titistes), il aurait dû apprendre à jouer au hockey, mais les patins que lui avait envoyés son père étaient trop petits.

«*J'étais à la fois croate, serbe, musulman et macédonien*, dit-il. *Quand on est enfant, on ne fait pas de différence. Je cohabitais avec des gens sans savoir ce qu'ils étaient. De toute façon, ça m'était égal. C'est plus tard que j'ai compris que ces histoires d'autodétermination étaient un danger. J'ai donc renoncé à me dire serbe ou croate.*» Bilal va jusqu'à dire que «*la nation est une aberration. [...] La notion de patrie, de nationalité me paraît aujourd'hui dépassée.*»

Il reconnaît qu'il s'aventure là sur un terrain glissant. «*On ne peut tenir ce discours que lorsqu'on a été déplacé comme moi. Si on est à l'intérieur du pays, on est forcé de choisir un camp. Beaucoup de jeunes ont quand même quitté le pays car ils n'avaient pas envie d'entrer dans ce jeu morbide qui est celui de l'ethnicité.*»

VOIR PAGE D 2: BILAL

PHOTO JACQUES GRENIER

LIVRES

Gaétan Soucy

Le salut par l'écriture

Le livre

est la chose

la plus importante

du monde,

mais la plus

vaine aussi.

Entre mythe et réalité, l'univers de Gaétan Soucy déconcerte mais ravit l'amoureux de la littérature. Cette fois, dans *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, il imagine un choc des cultures, la rencontre entre des êtres coupés de toute civilisation, nourris d'archaïsme, et la civilisation moderne, centrée sur l'individu.

MARIE-ANDRÉE CHOINARD
LE DEVOIR

Comment décrire l'indéscriptible? À propos de ses livres, Gaétan Soucy affirmait lui-même l'an dernier qu'il sentait son propos très «*déficitaire*» en comparaison avec le contenu du volume. De ce troisième roman tout juste arrivé sur nos tablettes — *La petite fille qui aimait trop les allumettes* —, il ne pense pas moins. «*Ce que j'avais à dire sur la chose, c'est écrit là, dans le livre.*»

Même s'il s'y prête de bonne grâce, avouons que l'entrevue ne figure pas très haut au rang des activités dites agréables. Le plaisir véritable tient en trois petites semaines d'intense activité d'écriture, où une idée déjà un peu travaillée dans le passé l'obnubile, conduit sa main, occupe entièrement sa pensée, et mène à ces dizaines de pages.

En toute fin du volume, c'est bien inscrit: «*27 janvier-24 février 1998*». Trois toutes petites semaines d'écriture d'une intensité sans doute rare, et qu'on voudrait d'une quelque manière similaire à l'état dans lequel le destinataire du livre est plongé. Difficile en effet de trouver les mots justes pour donner un aperçu, si mince fût-il, de cette littérature conjuguée sur un mode unique, véritable bouffée d'air frais dans un univers littéraire trop souvent uniforme.

Racontons l'histoire de deux jeunes adolescents, dont nous tirons le sexe — roman oblige —, élevés par un père visiblement dérangé dans un monde archaïque mais surtout entièrement coupé de la société.

Etrangers à toute notion de civilisation, autre que celles auxquelles ils ont accès grâce aux livres — vieux de quelques siècles, de surcroît — ou l'enseignement prodigué par un paternel aux pratiques masochistes et religieuses anciennes, les jeunots fonctionnent avec les outils qu'on leur a fournis et sont stupéfaits lorsque le père leur fait faux bond, nouant sa vie au bout d'une corde et laissant les deux enfants en plan.

VOIR PAGE D 2: SOUCY

LES BONNS LIVRES EN FORMAT DE POCHE



En vente chez votre libraire
Catalogue complet : www.livres-bq.com

Michel Tremblay
C'est ton tour, Laura Cadieux



Stanley Péan
La plage des songes



Jacques Ferron
Escarmouches



François Barcelo
La tribu



LIVRES

BILAL

Chaque image est traitée une par une

SUITE DE LA PAGE D 1

Le *Sommeil du monstre* est étrangement un livre de science-fiction à propos des racines. «*Les racines, il ne faut pas les oublier. On y revient toujours, mais il faut se déplacer avec. Si je parle de la mémoire, c'est que j'ai décidé de me déplacer avec ma mémoire. Faire honneur à ses racines et à sa mémoire, ce n'est pas rester figé sur son sol.*»

Son déplacement brutal à l'âge de dix ans l'a forcé à s'adapter à une nouvelle société, à une nouvelle langue. Bilal apprend donc à lire le français dans les magazines de l'époque. Il découvre *Tintin*, *Spirou* et *Pilote*. Ses héros s'appellent Valérien, Blueberry, Tanguy et Laverdure. Jeune dessinateur, il débute d'ailleurs chez *Pilote*.

«*Par réflexe, j'ai senti que ce serait par la langue que j'arriverais à m'intégrer. Je suis tombé amoureux de la langue française très tôt.*» En guise d'hommage à Hergé, il a d'ailleurs dessiné un surprenant tableau du petit personnage à la tête ronde, une valise dans les bras, avec son chien Milou sur les épaules. Les deux compagnons semblent terrifiés, comme abandonnés au milieu d'une rue déserte.

Le *Sommeil du monstre* marque aussi chez Bilal le passage de la gouache et de l'encre de Chine à l'acrylique. Pour cet album, il a commencé à peindre debout plutôt qu'assis. «*Ce n'est pas le même mouvement, pas la même énergie. Le geste est plus ample.*» Autre nouveauté, il a traité chaque image une par une, plutôt que de composer des planches entières qui laissent moins de liberté dans le montage. Le texte est devenu le squelette du livre, se passant même souvent de dessin. «*Mon livre se présente comme un livre de BD, il est classé dans la BD, mais pour moi, c'est un livre, tout simplement.*»

Cela fait des années qu'avec quelques autres, Bilal refuse d'épouser les codes traditionnels de son art. Il évite les onomatopées, déplace les cadres et refuse de s'enfermer dans des personnages de série. Ses expé-

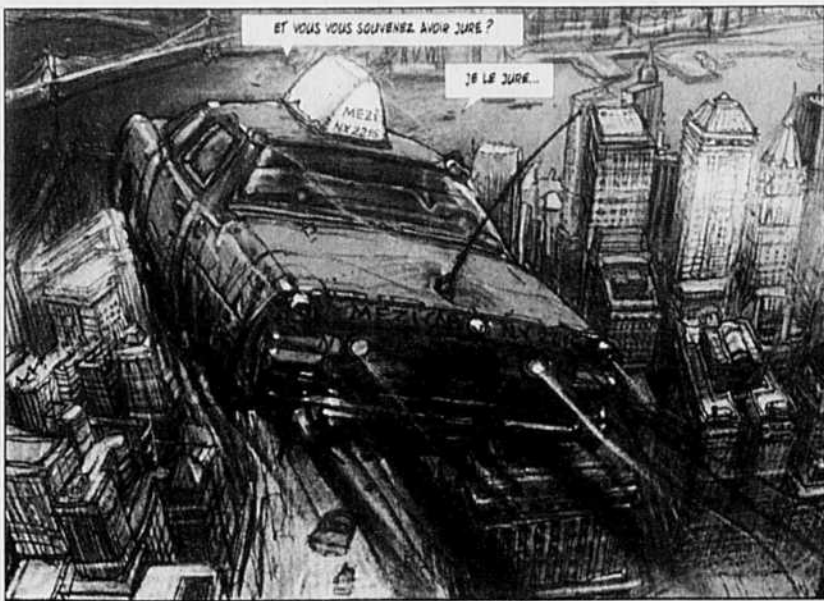


Image tirée du *Sommeil du monstre*, de Bilal.

riences à la scène (avec le chorégraphe Angelin Preljocaj) et au cinéma (*Bunker Palace Hôtel*, *Tykho Moon*) l'ont fortement marqué. Le dessinateur aime se décrire comme un «*nomade intellectuel*».

Après la sortie de *Tykho Moon* l'an dernier, il avait envie de retrouver sa liberté. «*Le cinéma, c'est pas vraiment un espace de liberté, il y a trop de pression, trop de contraintes. C'est passionnant mais très lourd.*»

Il y reviendra pourtant bientôt car il avoue justement ne pas s'y être «*suffisamment mis en position de liberté*». Pour cela, il faut se passer davantage de l'argent. «*À partir du moment où on a de l'argent, on a des comptes à rendre et des résultats à obtenir. À l'avenir, je vais essayer de faire du cinéma de façon très légère.*»

Warhole

Mais au fil des albums, Bilal ne se complait-il pas dans un genre de série noire où les héros malheureux se démentent dans un monde sans issue? Le *Sommeil du monstre* ne batifole pas dans les pâquerettes. La souffrance y est même physique. Dès la page 10,

Nike à la nez éclaté. Le méchant s'appelle Warhole, allusion à Andy Warhol, parce qu'il conçoit le mal comme une œuvre d'art.

«*Le monde que je peins n'est pas pire que celui qui existe, réplique aussitôt l'auteur. Allez voir à Moscou et dans certains quartiers de New York. C'est Groucho Marx qui disait à peu près: "Un pessimiste, c'est un optimiste qui a compris."*»

Dans tout ce qu'il entreprend, Enki Bilal reste fasciné par l'actualité, dont il se veut en quelque sorte le chroniqueur. «*En quelques années, on a quitté un monde bipolaire, parfaitement cadré par deux puissances qui s'opposaient. À partir de ce moment, on est entré dans une ère où tout change. Cela crée un sentiment de désarroi très fort et une peur du monde qui naît.*»

Une mine d'or pour la science-fiction, un genre déconsidéré en France, dit Bilal. «*Qu'un auteur s'intéresse à la prospective et joue avec le futur, c'est rarissime. La France méprise la science-fiction, qui fait pourtant partie de la grande littérature. Ici, la création noble est celle du présent et du passé, pas celle de l'avenir.*» Le *Sommeil du monstre* a pourtant été tiré à 300 000 exemplaires.

Bilal, lui, ne se privera pas d'envisager l'avenir. Le *Sommeil du monstre* n'est que le premier volet d'une trilogie. Cette semaine sort aussi en France un cédérom contenant les planches du livre. L'objet pourra passer de l'ordinateur à la chaîne stéréo car on y trouve aussi bien des airs rock que des chants touaregs.

En contemplant l'animation d'un café parisien, Bilal avoue avoir gardé peu de contacts avec les lieux de son enfance. Il y est retourné pour présenter son dernier film, *Tykho Moon*. Lui qui imagine ce qui se passe dans la tête d'un bébé de 18 mois n'a pas d'enfants. «*Peut-être ce déplacement, cette façon d'être trimbalé, cette violence, ce sentiment de ne pas se sentir installé quelque part ne m'ont-ils pas donné l'envie d'en avoir.*»

Qu'importe, Bilal n'a pas fini de dessiner l'avenir. Un avenir où, étrangement, les personnages ne cessent de répéter: «*Je me souviens.*»

LE SOMMEIL DU MONSTRE

Enki Bilal
Les Humanoïdes associés
Genève, 1998, 70 pages

FLEURS D'HIVER
Maurice Henrie
Essais/NOUVELLES

Éditions
Prise de parole
22 \$



Ce pays, on s'en doutait,
n'a que trois points cardinaux.
Le nord, l'est et l'ouest.

Je
est un
AUTRE.

Regroupement des éditeurs
canadiens-français

LE DEVOIR

SOUCY

Écrire pour échapper à la mort

SUITE DE LA PAGE D 1

Porté par le langage

À ce contexte déjà particulier, et pour s'imprégner de l'atmosphère d'étrangeté créée par ce roman, il faut ajouter le langage forgé de toutes pièces et imposé par la nature du décor romanesque. Essayant de déterminer ce qu'il valait mieux faire avec ce cadavre encombrant, le plus déluré des deux «frères» décide d'aller au village acheter une «boîte à trou» et s'en convainc de la façon suivante: «*[...] on ne pouvait pas laisser à elle-même la dépouille et s'en aller main dans la main mon frère et moi en sifflant de l'autre côté de la pinède. Ensuite, il fallait bien mettre papa dans un cercueil convenable et pour ce faire qu'un de nous deux se sacrifie et se précipite au village pour y monnayer une boîte à trou.*»

Une fois au village, réfléchissant sur les procédures mortuaires de ses «semblables» villageois, il poursuit: «*J'apprenais récemment dans un dictionnaire qu'on doit poser des fleurs sur les pierres par-dessus les trous où on a enfoncé nos disparus, parce que ça leur prouve hors de tout doute qu'on ne les a pas mis dans le trou pour le plaisir, et qu'on pense encore à eux en se disant qu'on préférerait à tout prendre qu'ils soient encore là, et j'aime tellement les fleurs qu'on ne m'a jamais offertes, comme dans les plus belles histoires que je connaisse, que je me mettrais de moi-même dans un trou si ça pouvait donner l'idée à mon frère de m'en apporter en se disant qu'il préférerait à tout prendre m'avoir encore avec lui, mais pensez-vous.*» Vous voyez le genre?

Chaque jour, l'un des deux frères enfille la peau du «secrétarien» et transcrit dans le «grimoire» les affres de la journée. Régentés par un père qu'on imagine autoritaire en plus d'être fou, toujours à l'affût d'un «horion» qui pourrait faire voir des étoiles, les deux larrons passent de la «cuisine de notre séjour terrestre» au hangar à bois où se terre le «Juste Châtiment», une réalité qui fascine et fait craindre à la fois et sous laquelle se cache une portion de l'incroyable dénouement de cette histoire.

Mythe ou réalité?

L'entrée au village d'un être qui a

toujours vécu reclus, au delà de cette pinède qui trace la frontière entre la civilisation et le mode de vie archaïque d'une famille à trois têtes — c'est du moins ce que l'on croit —, ne pouvait pas passer inaperçue. Et ne pouvait pas non plus se produire sans que le cours des choses soit modifié et la suite des événements influencée par le choc des cultures. Caché dans le hangar à bois, à la suite de sa brève mais troublante incursion au village, le personnage narrateur (la nature du roman nous impose de demeurer vague sur son identité) reproduit dans son précieux grimoire — que nous parcourons en lisant le livre — le récit de ces événements extraordinaires qui lui permettent de mettre des mots sur des notions qui jusque-là lui avaient échappé.

«*Il ne faut pas faire une lecture trop étroitement réaliste du personnage, explique Gaétan Soucy. On est dans le mythe. On pourrait dire que la donnée de départ est fort improbable et il est certain que je n'ai pas voulu développer en romancier psychologique et réaliste le thème de l'adolescent qui n'aurait pas connu du tout le reste de l'univers autrement que par des ouvrages savants d'autres siècles. Ce n'est pas ce que j'ai fait.*»

Comme le personnage narrateur qui s'accroche à un semblant de normalité en transcrivant fidèlement dans son grimoire les aléas de son quotidien bizarroïde, Gaétan Soucy affirme écrire pour échapper à la mort. «*Je suis un fou qui croit que faire une œuvre littéraire, ça va le sauver. Et comme c'est une folie qui est lucide, alors il y a des moments où tu réalises bien la vanité de ça. En ces moments-là, je suis plutôt maussade*», affirme l'auteur, qui n'a pas 40 ans. «*Si je n'écrivais pas, ce serait beau que je meure d'un seul coup. Mais le problème est justement là: je ne mourrais pas comme ça. L'image la plus forte de ce que je veux par là exprimer, je l'ai écrite dans L'Acquiescement, lorsque le narrateur dit que, pour lui, la perspective de ne plus créer correspond à l'idée de se réveiller enfermé dans un cercueil, inhumé par erreur. C'est exactement comme cela que je vois cela.*»

Voilà trois romans qu'il écrit, et autant de paroles et de types de langage utilisés pour rendre justice à l'histoi-



re. «*Un lecteur attentif verra que je compose toujours autour des mêmes thèmes, celui du pardon, de la faute, des obsessions aussi.*» Dans *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, la faute est incendiaire, et le châtiment d'une cruauté sans nom.

Avec l'écriture, Gaétan Soucy trouve son bonheur, une exaltation créatrice difficile à définir mais aux allures salvatrices. Après l'écriture, c'est l'impression très forte d'avoir écrit «*un vrai livre*» qui prévaut, suivie d'une grisaille commandée par le sentiment du «à quoi bon tout ça?». «*Il y a toujours cette impression mixte que le livre est la chose la plus importante du monde, mais la plus vaine aussi.*» Balancé entre le «post-partum» de la création, l'impression d'avoir tout dit, et puis le retour de la fibre créatrice, Gaétan Soucy revient invariablement au pupitre, pour une autre saison de bonheur. «*Je crois que je suis porté par une conviction plus grande que moi-même. C'est pour ça que je dis que je suis un fou, quelqu'un qui se trompe sûrement. Mais je ne connais pas plus belle erreur.*»

LA PETITE FILLE QUI AIMAIT TROP LES ALLUMETTES

Gaétan Soucy
Boréal, Montréal, 1998, 180 pages

ENVIRONNEMENT

Tout pour l'œil

Les «beaux» livres occupent une place de choix dans l'édition «nature et environnement» cet automne, au point de damer le pion aux utilitaires, qui dominent généralement ce secteur.

LOUIS-GILLES
FRANCŒUR
LE DEVOIR

En tête de liste de l'édition «nature» cet automne, on retrouve sans l'ombre d'un doute l'ouvrage dédié au journal de voyage d'Audubon, le plus célèbre peintre animalier du continent.

LA PALETTE SAUVAGE D'AUDUBON



David M. Lank
Éditions de l'homme, Collection
«Mosaïque d'oiseaux»
Montréal, 1998, 192 pages

Une œuvre d'art qui a toute la valeur d'une pièce d'histoire!

Des dizaines de livres ont été consacrés à celui qui incarne presque de façon mythique la peinture animalière nord-américaine. Ce nouveau livre, une traduction de l'original publié chez Key Porter Books, vise non seulement à rendre accessible cette véritable pièce d'histoire que constitue *The Birds of America*, qui constitue le journal de voyage fameusement illustré entrepris par Audubon en 1833 dans le nord du Québec et de Terre-Neuve, mais aussi à réaliser une véritable opération de sauvetage de l'un des cinq exemplaires connus au Canada de ce document historique, celui de la Bibliothèque de référence de Toronto. Beaucoup plus étoffé que *Les Oiseaux d'Amérique*, publié chez Seghers en 1979, ce livre reprend les planches les plus impressionnantes peintes par Audubon durant son voyage ainsi que ses notes de voyage sur les différentes espèces. Surprise, les dessins des deux livres sur l'ouvrage historique d'Audubon ne sont pas identiques, ce qui porte à croire que les éditions originales ayant survécu sont différentes! D'autant plus fascinant d'ailleurs que plusieurs espèces illustrées sont soit éteintes, comme la tourte, soit sérieusement menacées.

L'UNIVERS DES CARIBOUS

H. John Russell
Éditions du Trécaré
Saint-Laurent, 1998, 114 pages

Les Inuits décrivent la migration des caribous avec une expression qui l'assimile à une mer qui coule. Rien n'est plus fascinant que les mœurs de cette bête douce et si docile qu'on la domestique en certaines régions nor-

diques. Ce livre, bourré de photographies souvent saisissantes, a le mérite de présenter l'écosystème circumpolaire du caribou comme une région relativement homogène, entrecoupée de frontières sociopolitiques que ces magnifiques animaux ignorent heureusement. A la fois similaires et différents selon les endroits, ces grands cervidés sont présentés ici dans un texte simple et efficace qui dépasse, pour une fois, les utilitaires destinés aux chasseurs pour aller à fond dans l'écologie de l'espèce.

L'UNIVERS DES MORSES

Peter Knudtson
Éditions du Trécaré
Saint-Laurent, 1998
114 pages



Comme le précédent, d'ailleurs publié dans la même collection, cette traduction, qui vulgarise plusieurs études scientifiques, se présente comme un livre de grande qualité picturale en raison de l'exceptionnelle qualité

des photos qui l'émouillent. Lui aussi vulgarise l'écologie de ce sympathique monstre dodu et dolent qui prend ses bains de soleil sur les banquises!

L'ESTUAIRE MARITIME ET LE GOLFE DU SAINT-LAURENT

Carnet d'océanographie, INRS
Océanographie, Rimouski, 1998
64 pages

Un condensé magnifiquement illustré des connaissances scientifiques sur l'estuaire et le golfe, des écosystèmes marins surprenants de la taille d'une mer intérieure... ce qu'ils sont en réalité. Les trois eaux superposées, les courants marins, le chenal Laurentien qui fait passer le fleuve de 40 à 300 mètres devant Tadoussac: autant de phénomènes surprenants présentés succinctement ici comme des synthèses de connaissances qui ont l'efficacité de bons textes de vulgarisation. Aussi intéressant pour les jeunes que pour les moins jeunes... curieux.

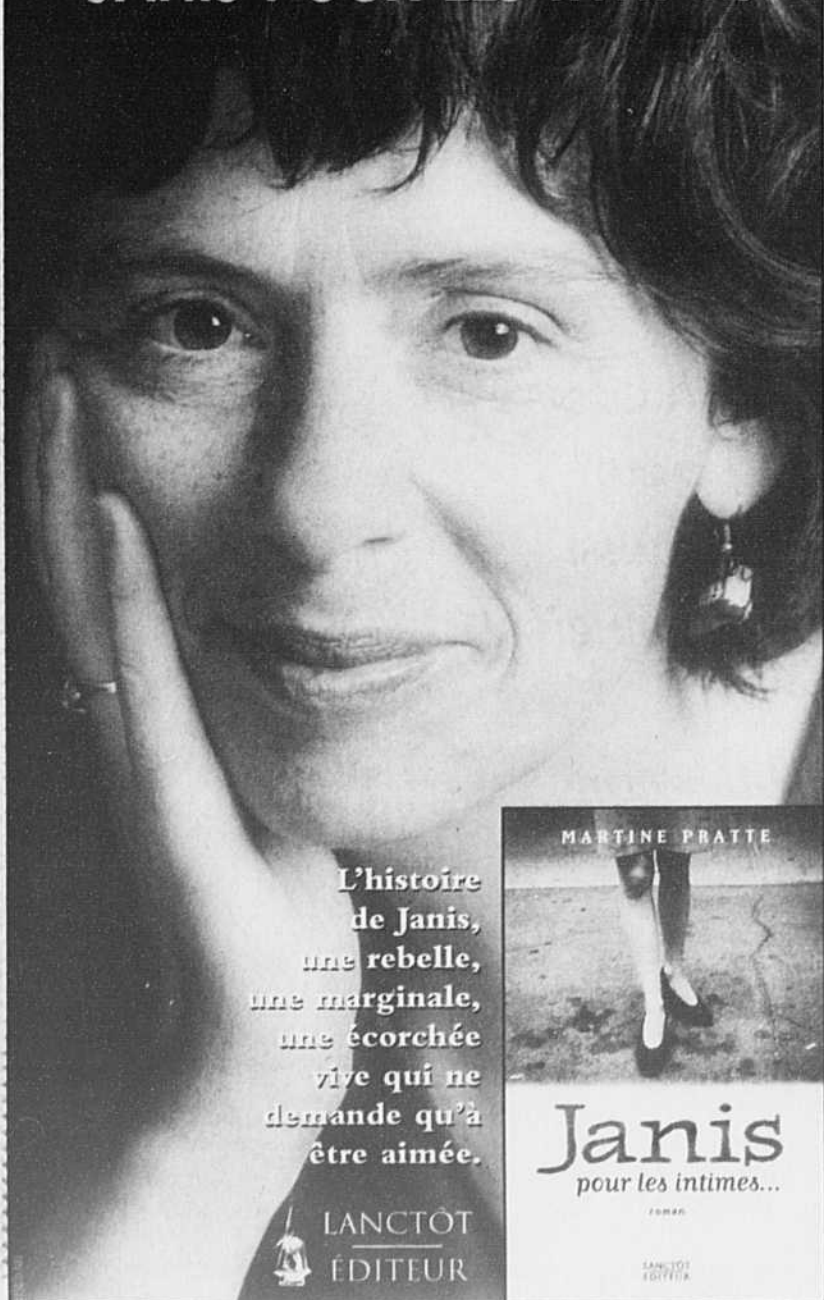
Librairie Gallimard,
poétiquement correct...

3700 boul. St-Laurent, tél : 499-2012



Le *Sommeil du monstre*, d'Enki Bilal.

MARTINE PRATTE JANIS POUR LES INTIMES...



L'histoire
de Janis,
une rebelle,
une marginale,
une écorchée
vive qui ne
demande qu'à
être aimée.

LANCÔT
ÉDITEUR



LIVRES

LETTRES QUÉBÉCOISES

La marche mortelle des vivants

Tout est grave, même si tout paraît dérisoire dans ce Delisle

LE DÉSARROI DU MATELOT

Michael Delisle
Leméac
Montréal, 1998, 139 pages

Quel homme étrange que ce Richard Daudelin, le personnage principal du roman de Michael Delisle... Il fut matelot, en effet, dans sa jeunesse, s'étant embarqué à dix-sept ans pour se libérer de la tutelle de son père, «un homme difficile à fuir»; ce n'était pas un méchant homme: sa tyrannie tenait plutôt à sa «bonté large». Daudelin a navigué, incarnant tant bien que mal cette image, mille fois reprise par les poètes, de l'homme toujours porté vers de nouveaux rivages qui vogue sur quelque vaisseau d'or exposé au Grand Écueil. Mais la présence tutélaire de son père l'a poursuivi au loin. Il lui semble d'ailleurs que tous les hommes qu'il a rencontrés ont exercé une emprise quelconque sur lui. Richard Daudelin n'y peut rien: c'est un dominé dans l'âme. Un soumis de naissance. Un faible qui peut se transformer en tueur sadique si on le lui commande, mais également un hypersensible que dérange le psoriasis.

Pour rendre service ou pour prouver son attachement, Richard Daudelin pouvait tranquillement défoncer un crâne à coups de marteau, tirer du revolver ou poser une bombe. Il faisait de son mieux, il s'appliquait, mais il y eut toujours quelque ratage dans ses gestes monstrueux, une inefficacité foncière. Richard Daudelin a été un piètre assassin: il n'arrivait pas à tuer ses victimes, ou elles étaient déjà mortes lorsqu'il frappait. Il y en a cependant une, victime parfaitement innocente, à laquelle il va s'attacher passionnément. C'est un jeune garçon qui s'était trouvé par hasard près d'une bombe qui l'a décapité; il s'appelait Jean-François Vézina-Côté. Daudelin va porter sa photo sur son cœur et faire de cet enfant qu'il a tué son ange gardien, son «chérubin» à qui il confie ses pensées les plus secrètes. Le quinquagénaire en désarroi a trouvé dans cette figure de beauté et d'innocence un abri contre les laideurs de l'existence.

Daudelin tente désormais de faire pénitence en acceptant les tâches les plus répugnantes dans la tannerie où il travaille. Et il croit trouver le chemin de la rédemption en devenant un des fidèles de Sister Russell, une «pécheresse» repentie qui accueille à sa «mission» tous les laissés-pour-compte de la société. Daudelin est subjugué par les sermons de cette femme sur le renoncement aux biens de ce monde et la nécessité impérieuse pour chacun de trouver sa vérité profonde, ce qu'elle appelle «the cruel truth».



Robert Chartrand

Angoisses et vertiges

Mais cet homme a peine à se hisser vers les hauteurs où souffle l'Esprit. Ses aspirations, de même que ses angoisses, se manifestent physiquement, par des vertiges ou des démanagements: chez Michael Delisle, le corps est souvent le miroir de l'âme. Ainsi, Daudelin a connu des ascensions difficiles: il a failli se tuer lorsque, sur un bateau, le commandant l'a obligé à grimper à un mât pour y changer des ampoules; et la première fois où il est entré dans la mission de Sister Russell, il a souffert dans tout son corps en escaladant l'escalier.

Tout ceci finit par composer un personnage inquiétant. On croirait par moments que Richard Daudelin pourrait être un mystique, de même qu'il a déjà eu des allures de psychopathe. Mais c'est surtout un pauvre homme qui va d'une tutelle à l'autre et ne s'en rend compte qu'après coup. Il croit d'abord, naïvement, que sa vie est ponctuée de hasards, ramenant tout à sa propre personne, comme s'il était à lui seul le centre privilégié du monde. C'est ce qui

faisait dire à Michael Delisle, dans l'interview qu'il a accordée à Marie-Andrée Chouinard dans ces pages le 2 octobre dernier, que *Le Désarroi du matelot* est en fin de compte «l'histoire de la mort d'une providence». Daudelin va déchanter à propos de Sister Russell et décider de partir vers le Nouveau-Brunswick où, l'espère-t-il, se trouve une communauté qui n'a pas encore été contaminée par l'ambition et l'appât du gain.

Mais la tutelle la plus grave, l'incarnation la plus tragique de la prétendue providence, Richard Daudelin va la rencontrer en la personne de Renaud Harrison, un homme de son âge, inquiétant lui aussi, sorte de détective privé qu'on a chargé de filer Daudelin. Harrison, qui apparaît dans la deuxième partie du roman, enchâssée dans le récit de Daudelin, va se laisser prendre au jeu de la filature. Fasciné par celui qu'il surveille, tout en retraçant son passé, il s'immisce dans la vie de Daudelin, lui rend divers services où l'autre ne voit qu'une succession de hasards providentiels. Les rapports entre ces deux personnages d'hommes sont réglés à la manière d'une chorégraphie souple et complexe, sorte de duel sourd où le détective revient sur l'existence de celui qu'il surveille. Voici Richard Daudelin revu et corrigé par son ange gardien, un autre pauvre homme à sa façon; mari ennuyé, père indifférent, Renaud Harrison est un petit bourgeois soudain épris de pureté et d'absolu, qui va tout quitter lui aussi pour suivre l'autre, cette marionnette

en qui il voit un frère ou, peut-être, un fils idéal.

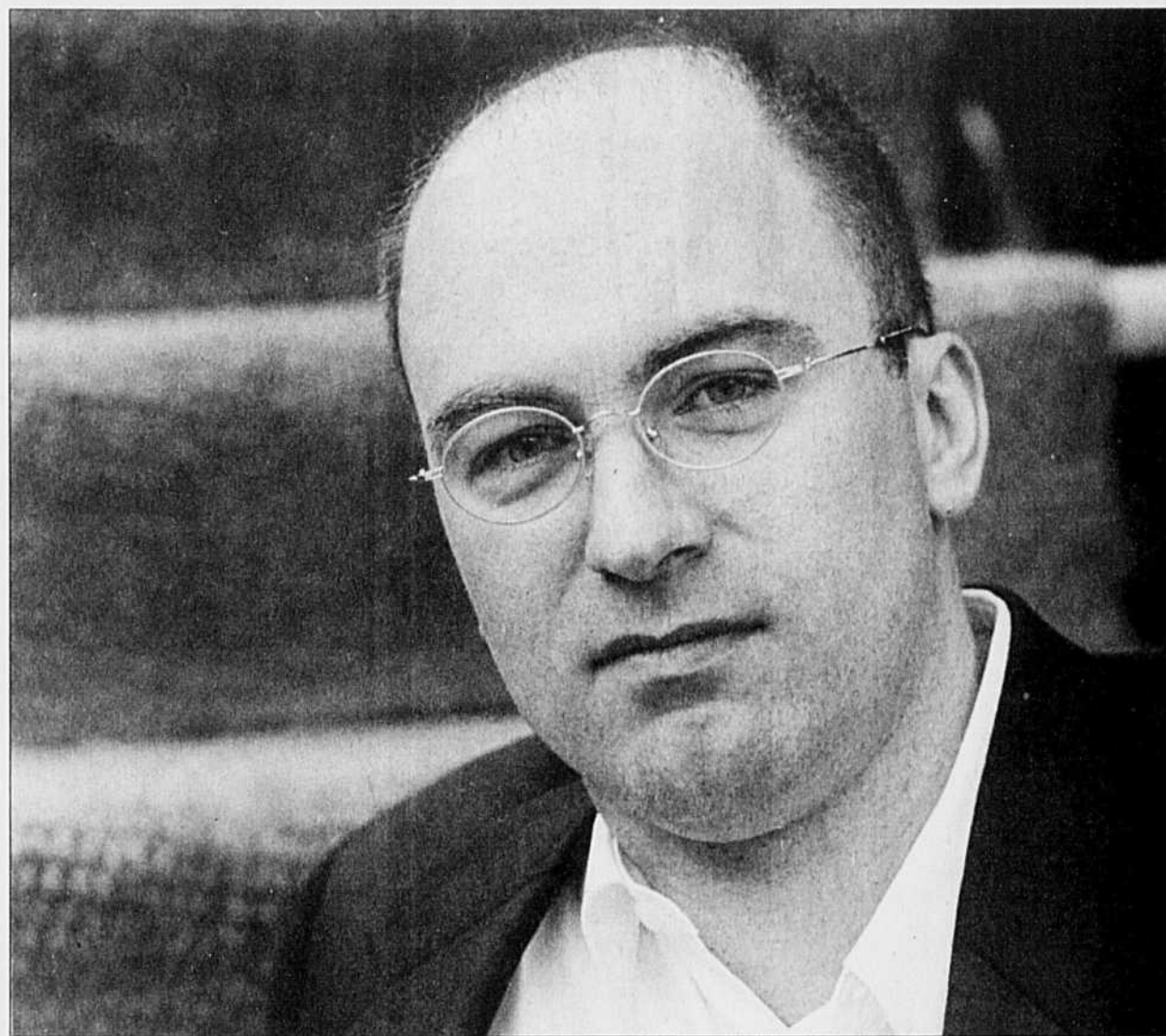
Un duo remarquable

Michael Delisle a créé avec ces personnages un duo tout à fait remarquable. Ces deux hommes sont des faibles à bien des égards, comme il y en a tant dans les grands romans québécois. Mais ils ont parfois — surtout Daudelin — des accès de cruauté effrayants. C'est notamment là que se trouvent leur force et leur originalité, dans cette oscillation entre une extrême sensibilité et une violence sadique. Ce sont des écorchés vifs, enchaînés l'un à l'autre malgré eux. Dès lors, leurs rapports ne pourront que se terminer mal. Très mal.

Le Désarroi du matelot n'est pas un roman d'horreur pour autant. Michael Delisle a su rendre le désarroi de ses personnages par une série de petites touches, des dizaines de petits riens puissamment révélateurs, avec parfois des accents d'ironie comme il s'en trouvait dans *Drame privé*, un autre de ses romans, paru aux Herbes rouges en 1989, et dans le recueil de nouvelles *Helen avec un secret*, publié chez Leméac en 1995. La légèreté, chez Delisle, est trompeuse et terriblement efficace, elle permet de dire l'insoutenable.

Dans l'interview déjà mentionnée, Michael Delisle disait avoir remis ce récit plusieurs fois sur le métier, cherchant patiemment le ton et la forme qui devaient lui convenir. Il a manifestement fini par trouver: *Le Désarroi du matelot* est un roman très finement ouvré, où tout paraît nécessaire.

Le personnage de Richard Daudelin serait, selon Delisle lui-même, un portrait romanesque de son propre père. Libre alors à nous, parmi les nombreuses lectures possibles du *Désarroi du matelot*, de choisir la piste psychanalytique. Le détective Harrison n'a-t-il pas trouvé en Daudelin une véritable «œuvre» à laquelle il travaille, un fils moins insignifiant que celui qu'il a engendré? Que penser de ce culte que Daudelin, qui a jadis voulu se détacher de son père, voue à l'icône de



MARTIN CHAMBERLAND LE DEVOIR

Pour Michael Delisle, *Le Désarroi du matelot* est en fin de compte «l'histoire de la mort d'une providence».

l'enfant dont il a causé la mort: délire de paternité, projection de l'enfant qu'il a lui-même été? Que penser enfin de ces pieds, de ces souliers étonnamment présents dans le roman: disent-ils que la vie est une inexorable marche en avant, où on ne peut qu'écraser sur son passage les êtres — personnes ou insectes — qui s'y trouvent? Tout est grave, même si tout paraît dérisoire dans ce roman superbement désarmant de Michael Delisle.

RAYMOND CLOUTIER

UN RETOUR SIMPLE

roman

Un thriller affectif où s'agitent les nombreux survivants d'une époque révolue, qui tentent de contrer la solitude, le doux mal de cette fin de siècle.

LANCÔTÉ
ÉDITEUR

«On retrouvera dans ce livre, réussi pour un premier roman, le Raymond Cloutier que l'on connaît: l'esprit frondeur, le provocateur, l'homme qui ne se satisfait pas des demi-mesures, vomissant la bêtise et l'injustice. Zorro revu par Brecht.»

Michel Bélair, *Le Devoir*.

«M. Cloutier a su évoquer avec un brin d'humour et beaucoup de réalisme une époque où tout semblait possible, une époque d'avant le désenchantement. Il l'a fait d'une belle écriture, très fluide, capable d'exprimer aussi bien la passion que l'exaspération.» Réginald Martel, *La Presse*.



ANDRÉ NÉRON

«IL Y A MAINTENANT
UN RISQUE À DIRE
TOUT HAUT CE
QU'ON SE RACONTE
À VOIX BASSE DANS
LES COULISSES
DU MOUVEMENT
SOVERAINISTE.
CONVAINCU QUE LES
CHOSSES DOIVENT
CHANGER, J'AI
PARLÉ.»

André Néron

Le temps des hypocrites



Vive le Québec
libre... d'expression!

vlb éditeur

essai

19,95 \$

Maintenant en librairie



vlb éditeur

La passion de la littérature



228 PAGES • 19,95 \$

Les
maladresses
du cœur
sont aussi
les bonheurs
de la
littérature.

Gilles ARCHAMBAULT

Les Maladresses du cœur

roman

Les thèmes de l'œuvre de Gilles Archambault — nostalgie, solitude, ironie, tendresse —, illuminés, allégés par une maturité qui le rend pleinement maître de sa voix et de son écriture.

Boréal
Qui m'aime me lise.

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

LÀ CHRONIQUE

La Ultima Isla

L'endroit et l'envers d'une île paradisiaque

LE CIMETIÈRE
DES ÉLÉPHANTS

Hélène Rioux
XYZ Éditeur - Éditions PHI,
coll. «Romanichels»
Montréal-Luxembourg, 1998
192 pages

BLANDINE CAMPION

Ouvrir le dernier roman d'Hélène Rioux, c'est immanquablement replonger dans cet espace devenu familier d'eau et de mer où le bleu revient comme une couleur lancinante, cet espace de soleil et de plages dans lequel évoluent quelques voyageurs de passage à l'âme souvent blessée, qu'une narratrice traînant elle-même un passé douloureux dans ses valises observe d'un œil tantôt compatissant, tantôt effaré. Poursuivant l'exploration de ces lieux de transhumance qui se transforment bientôt en dernière escale, Hélène Rioux nous offre après, entre autres, *Une histoire gitane*, *Les Miroirs d'Éléonore* et *Traductrice de sentiments*, une nouvelle histoire en forme de galerie de portraits où se mêlent et s'entremêlent de mille et une manières ses thèmes de prédilection: la fascination pour les flots changeants, l'infime équilibre qui se joue entre la vie et la mort, l'enfance dévastée que l'on continue de trimballer bien malgré soi, l'effrayante séduction qu'opèrent sur les individus le mal et la violence poussés à leur extrême et, bien entendu, l'amour, qu'il soit d'hier ou d'aujourd'hui.

Une île

C'est dans une île hispanophone et paradisiaque où elle a choisi de venir pour terminer une recherche, «une île dans la mer bleue», que la narratrice, canadienne d'origine et traductrice de métier (comme l'auteur elle-même et comme, souvent, ses narratrices), fera la connaissance de Hubert, Miranda, Valentin, Renata, Olga, Horst, Marie-Claude, Pipa, Margotine et bien d'autres. Tous ces êtres, venus des quatre coins de la planète, ont échoué là, dans un petit village insulaire mais cosmopolite qui prend des allures de refuge contre les fureurs du monde, là-bas, et partagent leurs journées entre la plage, les parties de belote ou de pétanque, les apéritifs et les repas pris au café Mimosa. Oisifs par choix ou par nécessité, ils ont formé une amicale des résidents, qui transforme la petite communauté bavarde en véritable microcosme, avec ses hiérarchies, ses règles tacites, ses habitudes, ses jalousies et ses alliances qui se font ou se défont au fil des humeurs de chacun.

Désireuse de protéger sa solitude tranquille et son indépendance, la narratrice (qui restera anonyme tout au long du récit) participe à la vie de la communauté tout en restant en retrait, témoin et confidente privilégiée. C'est en effet en écoutant ou en découvrant, parfois à son corps défendant, des bribes de ces vies apparemment bien remplies que la narratrice apercevra peu à peu, derrière la façade paradisiaque que confèrent le paysage et le climat, les fissures qui se révèlent aussi bien dans ce décor qu'en chacun des êtres qui ont choisi ou n'ont pas choisi d'arriver là.

Ainsi, progressivement, l'île enchanteresse s'est transformée, dans

l'esprit de la narratrice, en «cimetière des éléphants», ce lieu à la fois mythique et attristant où s'en vont mourir les grands animaux que l'on croyait invulnérables, et dont l'image revient inlassablement au fil des pages, renforcée par les exergues, extraits d'ouvrages scientifiques ou littéraires, qui font écho au récit.

Ainsi, de même que «les éléphants ne sont jamais silencieux, qu'ils mangent ou qu'ils se reposent» (Ilan et Oria Douglas-Hamilton, *Les Éléphants et nous*), les membres de la petite communauté ne cessent de ressasser leurs petits et grands malheurs, de commenter le film de leur existence, de rappeler leur grandeur passée, d'évoquer leurs rêves toujours vivants pour ne pas succomber, pas encore, qui à la vieillesse, qui au désespoir ou à la maladie. Pourtant, la mort est là, toute proche, trop douloureusement proche parfois, et ne reste plus alors que la parole, mi-chronique, mi-affabulation, pour contrer son pouvoir d'érosion.

Pêcher des histoires

Si chacun des personnages endosse tour à tour le rôle de conteur, la narratrice, quant à elle, se plait dans la posture attentive de celle qui écoute. Il lui suffit d'être là, d'attendre calmement que les mots des autres viennent à elle: «Le pêcheur [...] lance sa ligne dans les flots bleus, il attend patiemment. Je lance la mienne et j'attends que mordent les histoires.» Elle devient ainsi la dépositaire de tous ces récits de vie, qu'on lui a confiés comme on lance une bouteille à la mer et qu'elle reconstruit pour nous, morceau par morceau. Après deux chapitres quasi introductifs qui mettent en place le décor et l'atmosphère qui règne dans l'île (les moins réussis de tous), la narratrice déroule donc, au fil

de ses souvenirs, sa galerie de portraits. Et c'est sans aucun doute dans ces portraits, tantôt développés, tantôt à peine esquissés, que l'auteur manifeste tout son talent. On retrouve, dans ces récits-portraits, dans l'évocation des amours tumultueuses d'Hubert et Miranda, d'Olga et Horst, de la plantureuse Renata, la sensualité à fleur d'écriture qui caractérisait déjà les précédents romans d'Hélène Rioux, la place essentielle donnée aux couleurs, aux odeurs et, bien entendu, à la volupté et au désir.

La romancière excelle à créer une atmosphère en quelques notations éparses, à rendre l'âme même de personnages qui ne font que traverser le récit mais qui prennent vie en quelques lignes devant nos yeux.

Thèmes, figures et portraits

Si ce cinquième roman ne fait que confirmer les qualités que la critique s'est plu à relever dans les précédents, il en a toutefois aussi les défauts. Sans même vouloir retenir à ce titre la récurrence lancinante des mêmes thèmes (la mer, le voyage, l'amour, la mort, la ville-mouroir constituaient déjà l'essentiel de *Traductrice de sentiments*, pour ne citer que cet exemple) ni le retour de figures connues (Éléonore, entre autres, qui apparaît comme une métaphore de l'auteur en fin de récit), on notera toutefois la faiblesse des personnages masculins par rapport aux personnages féminins (toujours très réussis). Mais il manque surtout à tous ces portraits, fort évocateurs au demeurant, un fil conducteur que la présence de la narratrice, la proximité spatiale (la vie sur l'île) ou la figure de l'éléphant ne parviennent pas toujours à tisser. La critique a, par le passé, reproché à la romancière et nouvelliste de rédiger ses chapitres comme autant de nouvelles, justement, et *Le Cimetière des éléphants* n'échappe pas toujours à cet écueil.

Pourtant, ces faiblesses, il faut le dire, ne parviennent pas à annuler le charme des romans d'Hélène Rioux. Il se dégage de celui-ci un parfum un peu suranné, pareil à celui qui s'échappe d'un vieux album de photographies que l'on feuillette avec plaisir et tristesse à la fois. La petite musique du récit, une fois la dernière page tournée, ressemble à une ancienne rengaine un peu triste, à la mélancolie indolente mais tenace, et dont la grâce tient autant à la fragilité du souvenir qu'à l'éclat des images. Finalement, l'île racontée par Hélène Rioux évoque celle magnifiquement mise en mots et en musique par Jacques Brel, cet amoureux des Marquises, «une île au large de l'amour / posée sur l'autel de la mer / satin couché sur le velours / une île chaude comme la tendresse / espérante comme un désert qu'un nuage de pluie caresse». Cette île qui, sous la plume du chanteur et poète, «sommait en nos yeux / depuis les portes de l'enfance» devient, dans le récit d'Hélène Rioux, cette ultima isla où s'achève le voyage.

Déguerpir de la maison en feu

Je refermais précautionneusement la porte derrière moi, m'y adossais et respirais à pleines narines les effluves balsamiques de l'encre, du papier et de la colle qui embaumaient la petite pièce. Sur une table reposait la machine photocopieuse Gestetner, la maison d'édition de mes premiers vers risque-tout. À tour de bras, je l'obligeais à me livrer cent exemplaires d'un poème qui ne m'avait pas coûté grand-chose, n'allait rien me rapporter, sentait bon l'encre fraîche et prophétiserait, à qui avait des yeux pour lire, l'éclatant avenir littéraire auquel j'étais promis, contre toute attente.

Une grande fenêtre, haut perchée, laissait pénétrer dans le local exigü une clarté de dévoilement, d'extraordinaire divulgation, l'ébruitement rayonnant d'une inspiration que j'avais trop longtemps gardée pour moi. Je regardais avec une espérance effrayante, une fierté violente, le soubresaut de la page, bondissant de la machine, où était mystérieusement ébauché le commencement d'un talent hors de l'accoutumé. Quand elle m'avait tiré les cent copies réglementaires — toujours le même tirage, il ne fallait pas que je gaspille trop d'encre, et puis, quand j'aurais trouvé cent lecteurs, ce serait déjà la gloire! —, je faisais taire la machine, m'asseyais à la table, faisais bruiser les pages: j'imaginais alors tout un recueil de ma poésie désaliénante, surnaturelle, et fermais les yeux devant l'insupportable joie de mon prodige éparpillé dans le monde.

Désenchantement

Je revenais lentement de mon extase, les mains tremblantes et le cœur abasourdi. Alors je baissais les yeux sur la première feuille, apercevais mon écriture sans la reconnaître et déchiffrais, dans un désenchantement poignant, les rimes traîne-misère, empilées les unes sur les autres, comme les tranches de pain sec, sur la table du réfectoire:

Je boirai toute l'eau de tes yeux

sans perdre ma soif jamais

Tu es là, ici, là-bas, adieu

Tout à l'heure sans moi tu marchais...

J'étais cruellement désillusionné, anéanti, farouchement sorti de mon rêve amoureux et lyrique, définitivement songe-croix, bête, demeure, misérable rimailleur et triste adorateur d'une paire d'yeux digne d'un Cyrano infiniment plus reconnaissant et plus humble que moi devant la beauté stupéfiante. Je me levais, faisais vingt pas dans la pièce, me cognais aux chaises, aux murs, mouche à feu au bout de son phosphore, dans sa bouteille enfoncée. Et aussitôt ma désespérance me fuyait: demain j'allais recommencer, l'amour était un martyre progressif, l'écriture aussi.

Et puis la machine était patiente: à deux, demain, jeudi ou samedi au plus tard, nous aurions du génie, et mon amour serait publié dans le vaste monde. À seize ans, on est aspirant et expirant, quasiment dans le même temps, on est acharné et engourdi: infatigable et incapable, ver et étoile, immortel et défuntisé. J'étais poète débutant, le temps jouerait pour moi, la machine aussi. Quant à mon cœur, il n'avait pas fini de battre la chamade, d'aller l'amble, de monter sur ses grands chevaux. J'aimais ces mots-là, l'amble, la chamade, les grands chevaux: je les traçais au revers du poème manqué, et aussitôt j'entrevois la formulation irrévocable, l'œuvre possible, le recueil de mes émois, inexplicables et passionnants, enfin broché et mis entre toutes les mains.

Intermède

Je cherchais comme un forcené puis abandonnais lâchement ma quête, m'endormais sur l'appui de la fenêtre, me réveillais, ahuri, lisais une page, convolais avec les phrases d'un autre, m'accouplais à des syllabes sorties d'un génie qui connaissait l'amour et le dictionnaire par cœur, et finalement courais jouer avec les autres, ayant tout oublié de mon destin d'épéleur de mystères, abandonnant le mauvais poème cent fois répété, en morceaux, dans la corbeille à papier.

Mais je revenais souvent dans le petit local, imprimer un détail ou l'autre de mon grand ouvrage, sans cesse entrepris, sans cesse différé, et pour lequel je concevais une patience supplicante et entêtée.

Un après-midi, alors que la machine, dans un grand tintamarre de locomotive à écrire, achevait de pondre les cinquante reproductions — j'acquiesçais tranquillement, une modestie dont je m'enorgueillissais avec ferveur — d'une page d'amour à nulle autre pareille, j'entendis tousser derrière moi. J'arrêtai net ma gestulation frénétique, épouvanté comme le brasseur de whisky de contrebande surpris devant son alambic par le shérif du comté, et me retournai brusquement. J'avais devant moi le père Thomas, qui me dévisageait gravement, mais d'un œil seulement, l'autre étant embusqué sous la mèche qui lui dégringolait sur le front.

«Ah, c'est donc toi!

— Moi qui quoi?»

En guise de réponse, le père a sorti de sa poche une

feuille froissée qu'il a dépliée avec une application solennelle, sans me lâcher des yeux. Je savais par cœur, hélas, ce qu'il entreprenait de me lire, d'une voix exagérément indulgente. Il s'agissait de l'avant-dernier cantique, célébrant le visage aimé, entraperçu dans un songe plus vrai que la vie, et qui faisait lamentablement rimer «visage» avec «ravage».

J'eus honte à me confesser, et m'aperçus sans délai, mal valise à la main, descendant pour la dernière fois les marches du collège, escorté par cent rires malveillants, condamnant du même coup mes vers saugrenus et mon amour chimérique. À seize ans, on s'insurge et se résigne d'un même hochement de tête, on est prêt à mourir à tout moment, fauché par la vérité, émise à contre-temps: un coup révélées, ma passion et mon ode me contraignaient à la fois à revendiquer et à renier, comme saint Pierre avant le chant du coq, ma dévotion envers l'ami fabuleux. J'étais prêt à jurer, d'une même lancée sauvage, aussi bien que ces tristes vers étaient d'un autre et méritaient l'anathème qu'ils étaient de moi et valaient de l'or.

Passions

Mais je n'eus ni à m'encenser ni à me disculper: le père n'en voulait ni à mes vers insuffisants, ni à ma passion défendue, mais à ma pâleur de ressuscité, à mon désarroi de troubadour éploré, à ma tristesse d'enfermé visité par des spectres. Il me cita Ovide par cœur, Homère et Shakespeare, s'enthousiasma en modulant Ronsard et le *Cantique des cantiques*, versa une larme en chantant *La Ballade du pendu* de Villon, jusqu'à ce que sonne la cloche du souper et que s'éteigne la lueur du couchant, dans la fenêtre du petit local.

Je venais de faire la connaissance du grand ami des poètes, celui qui mémorise leurs rimes comme les versets d'une prière et les récite, en tout lieu, à tout moment, avec la voix qui convient tant à leurs débordements les plus déchirants que à leurs murmures les plus doux. Le père Thomas me clama, de mardi en jeudi, debout contre la fenêtre du petit local, Verlaine, Mallarmé, Aragon, Venetius de Morais, Miron, Lapointe, Lallier, Grandbois — je l'entends encore psalmodier «*O ton genou rond comme l'île de mon enfance...*» de sa voix chevrotante — et même quelques-uns de mes quatrains, qui sonnaient tellement plus gracieux et plus cadencés, dans sa bouche à lui.

Jamais on ne nous dérangea, ces après-midis-là. La porte restait pourtant grande ouverte, et chacun aurait pu entrer et mêler sa voix à notre récitation fervente, ininterrompue, recueillie. Nous entendions les cris et les clameurs des joueurs de baseball ou de hockey, dans la cour, et, quand se couchait le soleil, les trilles de la grive ou les roucoulements des pigeons accompagnaient la voix du père, chuchotant Valéry:

O pour moi seul, à moi seul, en moi-même,

J'attends l'écho de ma grandeur interne,

Amère, sombre et sonore citerne

sonnant dans l'âme un creux toujours futur!

Et je voyais mes lendemains chanter, ma vocation éprouvée, ma joie triste de ménestrel au destin d'étoile filante.

Le père Thomas fit avec moi de longues promenades, dans la forêt, au bord des chemins, m'incita à ouvrir l'œil, à découvrir autour de moi le matériau de mes images, à renoncer à l'amble et à la chamade, à garder les grands chevaux et à me taire quand j'endurais des joies et des misères pour lesquelles les bons mots ne venaient pas facilement.

«Regarde autour de toi, lis, et tâche de te retenir jusqu'à ce que tu n'en puisses plus. Comme ça, au moins, ce que tu écriras sera nécessaire comme respirer en sortant d'une maison en feu.»

Un après-midi, je me retrouvai seul, en tête-à-tête avec la Gestetner muette et la clarté blême d'hiver dans la grande fenêtre. Le père ne vint pas, ne vint plus jamais. J'appris qu'on l'avait «changé de collège» et soupçonnai que son grand amour des poètes n'était pas étranger à cet exil-là.

Il m'écrivit, pendant une année, des lettres chaleureuses, empressées, pleines de Rimbaud, de Giguère, de Chamberland. Puis il se tut, et alors, moi, je commençai à me faire entendre, n'en pouvant plus de me retenir de respirer dans le collège en feu. Mon premier texte — j'avais abandonné les vers, trop sorciers pour moi — célébra son amitié «effervescente, tout feu tout flamme et claire comme l'hiver dans la fenêtre du petit local». Alors me parvint une autre lettre, la dernière, qui m'assurait que la petite pièce où nous réceptions était à coup sûr inouïable mais que le qualificatif «effervescent» ne convenait plus au vieil homme asséché qui achevait doucement sa vie entre les murs d'une chambre sombre, au fin bout du monde. La dernière phrase, précédant son ultime adieu, m'incitait à modérer mes transports, à élire l'image vigoureuse et à bannir le remplissage et la redondance: «N'oublie pas: déguerpir de la maison en feu ne laisse pas le temps de palabrer...»

LIVRES PRATIQUES

Intérieurs chinois

METTEZ DU FENG SHUI
DANS VOTRE VIE

George Birdsell
Traduit de l'américain
par Sophie Lemaire
Éditions de l'Homme, Montréal
1998, 174 pages

Ingénieur et architecte, l'auteur est aussi consultant en feng shui. Le feng shui est un système très ancien de concepts, de principes et de règles qui, s'appuyant sur l'idée se-

lon laquelle l'habitat exerce une influence déterminante sur l'être humain, s'attache à concevoir des lieux d'habitation ou de travail dont l'architecture intérieure, l'aménagement et l'environnement seront les plus favorables à son bien-être. Les deux mots clés du feng shui sont l'équilibre et l'harmonie. Un ouvrage qui peut vous aider à aménager votre intérieur de telle sorte que vous prendrez plaisir à y revenir et que vous vous y sentirez bien. L'auteur suggère de multiples façons d'appliquer à

ce contexte occidental certains aspects de cette ancienne pratique divinatoire qui s'inspire de la philosophie chinoise. Une façon de faire dont on peut tirer quelques enseignements.

LE MIEUX DE LA PEUR

Michèle Morgan
Libre Expression
Montréal, 1998
264 pages

Il y a des peurs qui permettent d'avancer dans la vie quand on parvient à s'en libérer. Chacun de nous connaît la peur sous une forme ou une autre; ce qui est essentiel, estime l'auteur, c'est d'arriver à se servir de ses peurs comme d'un levier pour transformer celles-ci en forces et s'en faire ainsi des alliées.

Renée Rowan

IL FAUT CRIER L'INJURE

Pierre Pelletier

ROMAN

Éditions du Nordir
22 \$



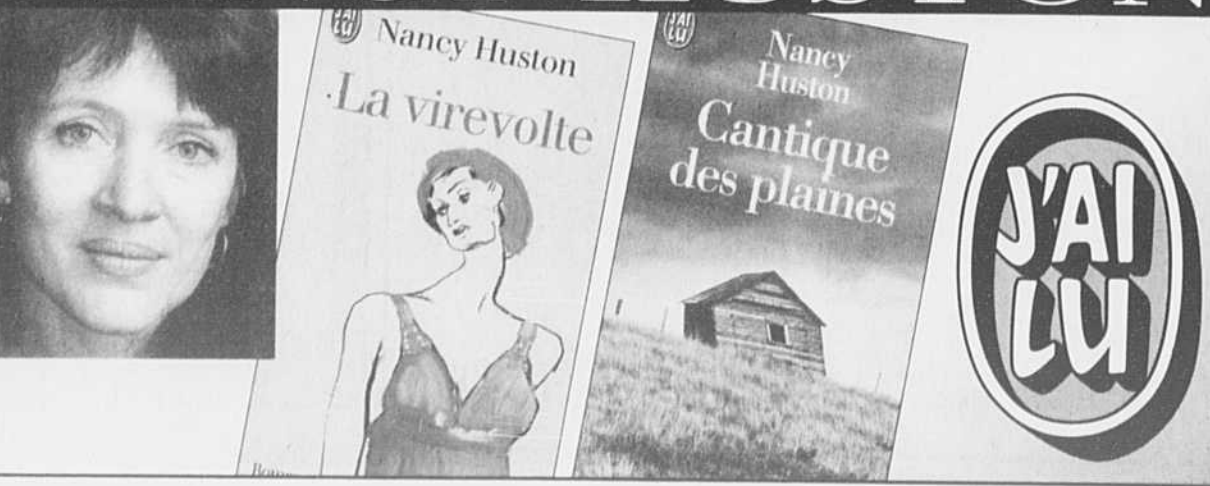
Suis-je vraiment en vie, dans cet état d'extase à la limite de la démence?

Je
est un
AUTRE.

Regroupement des éditeurs
canadiens-français

LE DEVOIR

NANCY HUSTON



LIVRES

LE FEUILLETON

Un éloge bien naïf de la réalité

CONTRE L'IMAGINATION

Christophe Donner
Éditions Fayard, Paris,
1998, 120 pages

« **U**n poison infeste la littérature », nous dit Christophe Donner dès l'amorce de ce qu'il a voulu être un manifeste littéraire: *«l'imagination»*. Il s'emploie à le dire, plutôt qu'à le démontrer avec rigueur, tout au long de ces 120 pages. C'est le titre qui m'avait attiré: *Contre l'imagination*. Sous la plume d'un romancier de 42 ans qui a déjà plus de trente romans derrière lui, cela promettait.

Tout le monde sent bien qu'aujourd'hui, la majorité des romans qui nous sont donnés à lire sont inutiles, parfaitement inutiles, tout comme la majorité des films et des œuvres de fiction. Nous croulons littéralement sous le poids des œuvres produites par l'imagination, qui ne sont plus souvent qu'un ramassis de clichés, avec ou sans portée morale, avec ou sans finalité esthétique, destinés au divertissement des consommateurs que nous sommes devenus.

En réalité, nous vivons par procuration, toute notre civilisation a choisi de vivre par procuration en permettant au spectacle (celui du sport, du théâtre, du cinéma, de la télévision, du vidéo, du roman...) de se substituer à nos vies, c'est-à-dire de nous offrir des héros (Oh, souvent de bien pauvres héros!) qui nous font oublier que nous n'en sommes pas. Et depuis que la réalité virtuelle a fait son entrée sur la scène de nos rêves (pensez à l'immense succès d'un film aussi nul, aussi sentimentalement anémique que *Titanic*), les choses n'ont fait que se gâter encore plus.

Nous sommes aujourd'hui capables de nous passer de la réalité, c'est même ce que nous souhaitons le plus ardemment. Le politique? Des études austères? La responsabilité sociale ou humanitaire? La confrontation au réel? Nous n'avons et ne savons qu'en faire. Puisque tout nous paraît également immoral ou simplement indigeste, voire inaccessible du côté de la réalité, vive la fiction! Au moins, avec elle, nous nous paierons du bon temps! Mais c'est précisément ce «temps» qui, désormais, nous échappe. Le temps de «notre» vie.

Je ne sais si le malaise de Donner vient de tout ce que je viens d'évoquer. Certainement en partie, lui qui s'est décidé de se révolter contre l'imagination comme, jadis, il l'avait fait bien naïvement contre *«la petite musique des mots»* en littérature, ce *«chant d'hypnose»*. Seulement, quand on entre un peu plus dans le champ de son argumentation, les choses se gâtent terriblement...

Le style contre la réalité

S'emportant contre le «style» qui, en notre époque, serait devenu maquillage et maniérisme (souvent même une manière de tomber dans les marécages de la vanité) et s'affrimerait contre la hiérarchie des vraies valeurs sans oser aller jusqu'au dévoilement de celui qui parle (écrit), Donner aimerait bien que l'auteur se réconcilie avec lui-même, c'est-à-dire avec sa réalité, qu'il ne se cache pas derrière des artifices et des faux-semblants. N'entendez pas ici qu'il prône un retour au «réalisme» en littérature. Le réalisme n'est jamais qu'un «effet de réalité», pas la réalité, le «réel», en d'autres mots, si je suis son raisonnement, la «vérité».

Accordons-lui qu'il soit encore en mesure de distinguer entre un «récit de soi» (journal intime, par exemple) qui serait parfaitement superficiel et mensonger et un récit de fiction qui, sous couvert de fantaisie, recèlerait «des vérités parmi les plus tranchantes de la littérature». Il n'est donc pas si bête. Mais, ajoute-t-il aussitôt, «quand on y regarde de près, le tableau est d'une telle complexité que je suis bien tenté d'arrêter là mon investigation, d'autant que tout le monde a déjà parfaitement compris où je veux en venir». Eh bien non, M. Donner, je n'ai pas compris, et ceux qui le prétendraient seraient justement de ceux-là qui, au lieu de «lire», projettent leur imaginaire et leurs désirs sur le livre qu'ils ont sous les yeux. Ce sont là les plus mauvais lecteurs et, malheureusement, les plus nombreux. Donc, argumentez encore!

Et dites-nous pourquoi l'imagination empêcherait «la vérité de faire jour [sic] à l'intérieur d'un récit personnel»? Pourquoi l'imagination serait presque toujours au service de l'ignorance et du mensonge, du moins de l'évasion, de l'oubli de soi, de la distraction, de la

passivité. Pourquoi encore, alors que la «vérité ne s'oublie pas, qu'elle a une influence, un impact définitif sur l'esprit [...]». *L'imagination, au contraire, s'oublie très vite [...]»*. Il est vrai que certaines œuvres d'imagination s'oublient très vite, qu'elles ne marquent pas, je l'ai même déjà écrit dans ces pages.

L'usage de l'imagination

Mais ce n'est pas l'imagination en soi qui est en question, c'est son usage et sa finalité, la rigueur dans laquelle on la tient. Quand elle se met au service d'une question impérieuse, d'une véritable quête de sens doublée d'une quête de forme, elle est ce que l'art produit de mieux. En fait, vous êtes contre le règne absolu de l'imagination en nos sociétés car vous vous êtes aperçu que même dans les écoles, c'est ce qu'on demandait aux jeunes enfants: faire preuve d'imagination. Et en effet, mieux vaudrait, pour leur éducation et leur formation, les mettre plutôt à l'épreuve de la réalité — à la condition de ne pas tomber dans cette mauvaise interprétation de la réalité qui consiste, chez certains auteurs de littérature jeunesse,

se, à leur raconter sans magie la lutte des sexes, les petits désagréments du quotidien, les difficultés scolaires, l'embarras d'être parent, et j'en passe. Rêver est important à cet âge. Vous avez aussi sans doute raison de déplorer que le roman se soit littéralement «approprié le livre, comme si cet objet était fait pour lui. Un peu comme la marque Frigidaire s'est approprié le réfrigérateur».

Il y a aujourd'hui trop de romans et pas assez de poésie. Mais pourquoi toujours ramener le roman à la fiction inutile et oiseuse, dire que Gabriel García Márquez, ce Nobel de l'imagination, se décide enfin aujourd'hui, à 70 ans, à raconter sa vie et que c'est pour le mieux? Que Céline ne parlait plus à la fin de sa vie qu'en son nom,

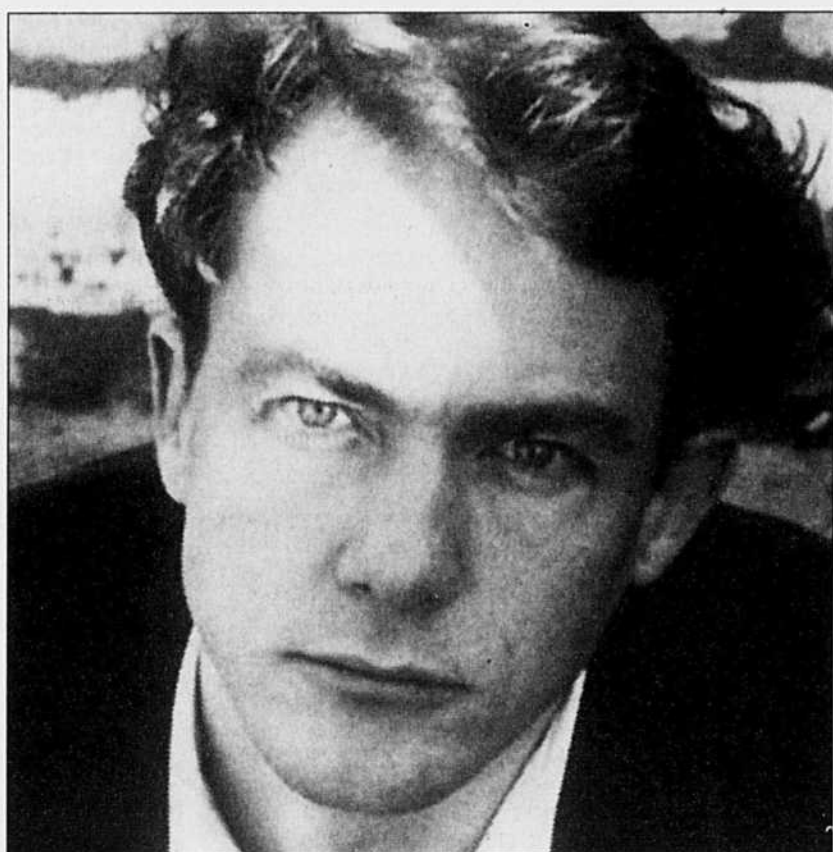
que Kafka, Duras, Gide ont tous, d'une manière ou d'une autre, abandonné le roman pour se consacrer à la vraie littérature qui consisterait en «l'apprentissage de soi-même perpétuellement poussé au bord de l'épuisement de sa [sic] pensée». Je ne sais pas que ces écrivains aient dit plus vrai à la fin qu'au début!

Dire «Je»

Citant Gilles Deleuze qui, dans *Critique et clinique*, écrivait: «La littérature ne commence que lorsque naît en nous une troisième personne qui nous dessaisit du pouvoir de dire je», Donner voudrait par ailleurs s'en prendre à tous ces papes et ces doctes des sciences humaines (littérature, philosophie, anthropologie...) qui se seraient fourvoyés sur la véritable nature du geste d'écrire et de réfléchir le monde et qui, surtout, auraient refusé au «je» ses prérogatives.

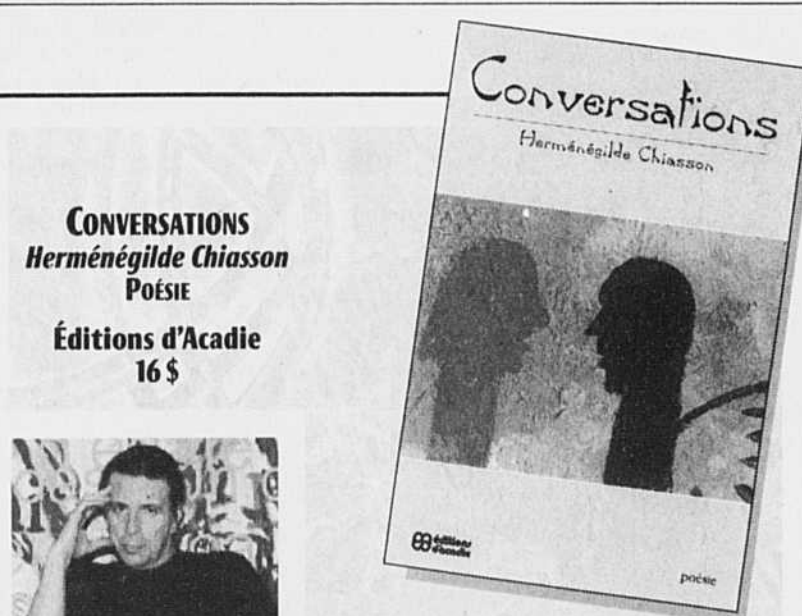
Et il le fait bien stupidement, s'en rapportant aux thèses d'Alain Sokal et Bean Bricmont, mais sans les citer ni les nommer expressément (pour ceux qui voudraient avoir un aperçu du débat qu'ils ont suscité en France, voir la revue de presse sur le site Internet: peccatte.rever.fr/SBPresse/SokalBricmontPresse.html). Pourquoi ne pas citer Sartre qui, dans son livre sur Flaubert (*L'Idiot de la famille*), écrivait d'un de ses personnages, le pharmacien Homais: «Ce qu'il [Flaubert] reproche à Homais, c'est de se complaire à écraser sous l'entassement de petites vérités précises et coupantes les grandes inquiétudes de l'humanité». Il y a certes malaise dans la littérature romanesque, mais fallait-il avoir de si pauvres arguments que le cinéma apparaisse plus près de la réalité parce qu'il nous restitue un «temps réel», que l'exécution du couple Ceausescu compte «parmi les plus grands moments de l'histoire du cinéma, et sera toujours au-dessus de toutes les adaptations, si «réussies» soient-elles, de Shakespeare»? Où donc avez-vous rangé votre imagination?

denisjp@mlink.net



Christophe Donner

ARCHIVES SLE DEVOIR



Un jour, il va bien falloir
s'attaquer à l'inquiétant
désordre du monde.

Je
est un
AUTRE.

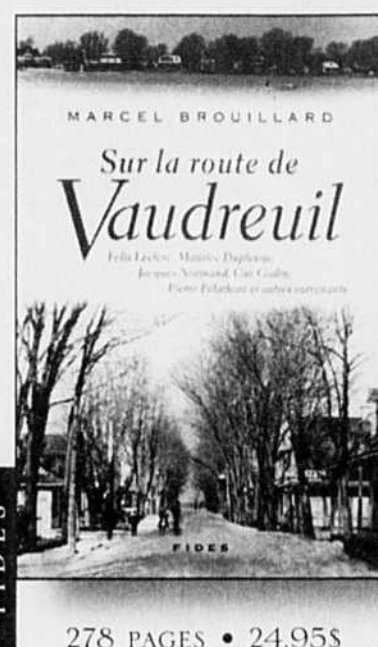
Regroupement des éditeurs
canadiens-français

LE DEVOIR

NOUVEAUTÉS



228 PAGES • 23,95\$



278 PAGES • 24,95\$



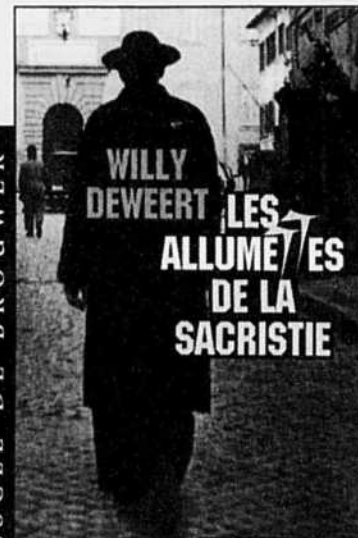
176 PAGES • 24,95\$



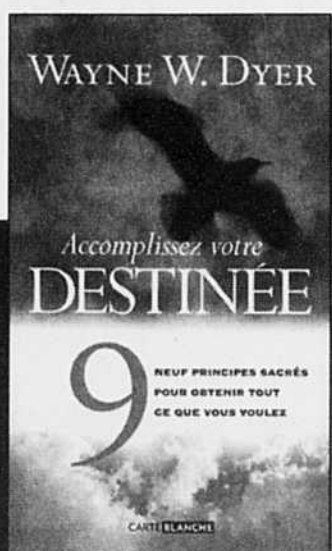
304 PAGES • 38,95\$



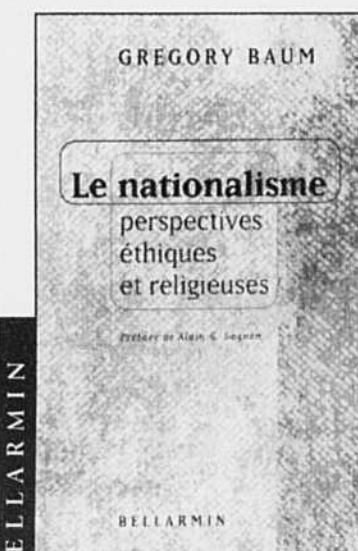
384 PAGES • 52,95\$



325 PAGES • 29,95\$



232 PAGES • 24,95\$



200 PAGES • 24,95\$



212 PAGES • 30,95\$



96 PAGES • 19,95\$

Distribution Fides

En vente chez votre libraire

Commandez
vos livres
chez
Renaud-Bray

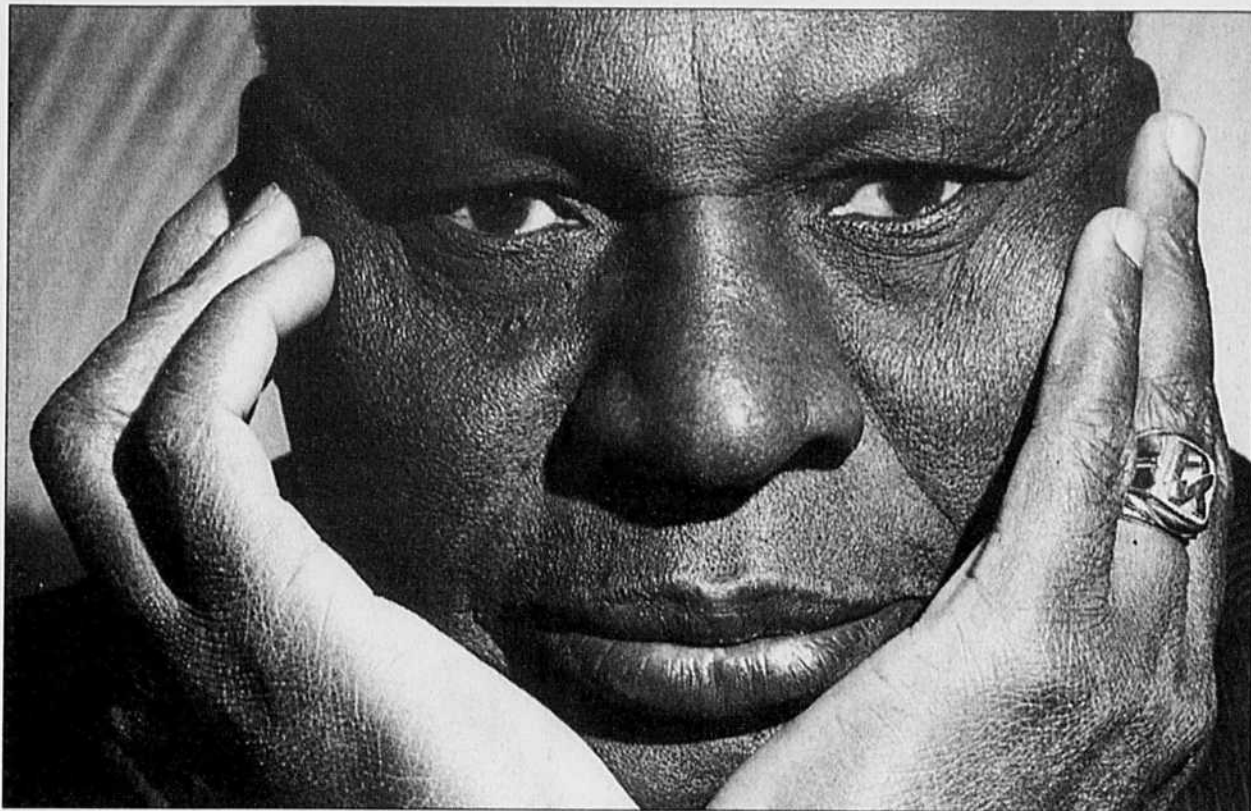
Nous expédions partout au Québec
poste ou messagerie

Montréal : 342-2815

Extérieur : 1-888-746-2283
E-mail : sad@renaud-bray.com

LIVRES

LETTRES FRANCOPHONES



Ahmadou Kourouma est considéré comme un des grands écrivains africains de langue française.

SOURCE SEUIL

Une histoire en trompe-l'œil

EN ATTENDANT LE VOTE
DES BÊTES SAUVAGESAhmadou Kourouma
Seuil, Paris, 1998, 358 pages

LISE GAUVIN

Le Kourouma nouveau est arrivé. L'événement, car c'en est un, mérite une attention spéciale: il s'agit là du troisième roman de celui qui est considéré comme l'un des plus grands écrivains africains de langue française. Mais plus étonnant encore est le fait que cet auteur n'aurait peut-être jamais été connu sans la création du Prix de la revue *Études françaises* grâce auquel son premier roman, *Les Soleils des indépendances*, a été publié en 1968. Ce manuscrit, après avoir été refusé par plusieurs maisons d'édition françaises, avait été expédié par la poste à Montréal et primé, au grand plaisir de son auteur qui ne manque pas une occasion de manifester sa reconnaissance envers les Québécois en général et Georges-André Vachon en particulier. Celui-ci, alors directeur de la revue, avait eu l'instinct de reconnaître un véritable romancier. Le roman fut ensuite repris par les éditions du Seuil en 1970, sans qu'aucune mention ne soit faite d'une publication antérieure. Il fut suivi par un deuxième récit, *Monnè, Outrages et défis* (1990), dans lequel la satire de la période colonisatrice n'épargne personne.

Avec ce troisième titre, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Kourouma choisit une fois de plus de faire revivre la période qui suit les indépendances, présentée cette fois à la manière d'une vaste fresque retraçant les grandes étapes de la vie de quelques dictateurs africains. Pour ce faire, le romancier invente une forme qui a l'avantage de distribuer le récit en autant de plans qui se superposent et se complètent pour mieux déstabiliser le lecteur et l'entraîner dans des histoires époustouflantes, celles des présidents engagés dans une Histoire qui leur échappe malgré tous les efforts qu'ils font pour la maîtriser.

Au premier plan se trouve le récitant, celui qu'on appelle le sora, chargé de retracer les faits et gestes de la vie de maître chasseur et dictateur président de la République du Golfe, Koyaga. Ainsi commence un récit purificateur, désigné sous le nom de *donso-mana*, qui se poursuivra tout au long de six veillées qui sont autant de chapitres du livre. Mais la parole du récitant est doublée par celle d'un répondant dont la fonction est d'interrompre le récit et de traduire en termes crus ce que peut avoir de conventionnel et de pompeux la narration du sora. Ainsi cette mise en scène de la parole obéit-elle à un rituel qui emprunte autant à la veine comique et aux facéties qu'au style élevé de l'épopée. Lorsque le récitant déclare à propos de Koyaga: «*En République du Golfe, tout le monde savait, tout le monde se disait que vous étiez capable de l'incroyable*», le répondant, quelques lignes plus bas, affirme: «*La politique ne réussit que par la duplicité*». A la fois figure du fou, du médiateur et de l'interprète, le répondant module, pour l'intelligence du lecteur, les faits et gestes rapportés.

Au second plan se lit l'histoire des indépendances africaines telle que gérée par les dictateurs au pouvoir. Ces dictateurs, que rencontre Koyaga au cours d'une visite initiatrice dans différents pays, lui apprennent à se méfier de dangereux principes, comme celui de séparer la caisse de l'Etat de sa caisse personnelle ou encore de faire la distinction entre vérité et mensonge. Ils lui apprennent encore que le véritable chef africain est celui qui ne connaît qu'un seul système de gouvernement, l'authenticité. Au nom de cette authenticité, il pourra disposer de tout l'argent du Trésor et de la Banque centrale et décider de se substituer aux lois.

On aura compris que la charge est féroce et que la comparaison entre les hommes et les bêtes ne se fait pas toujours à l'avantage des premiers. Car les hommes, comparés parfois à des bêtes désemparées, parfois à «*une bande de singes rouges*», offrent une image peu reluisante d'eux-mêmes. Ici tout n'est que meurtres, rapines, vols

et tyrannies de tout acabit, sanctionnés par la bénédiction de l'Occident et légitimés par la peur du communisme international. Koyaga le dictateur ne cesse de recevoir des doctorats *honoris causa* des universités américaines.

A un troisième niveau enfin, le récit laisse planer une question irrésolue: qu'ont gagné les ancêtres, ceux qu'on nomme les paléonégritiques, ces hommes nus dont le métier était principalement de chasser, à se vêtir et à fréquenter les hommes dits civilisés? N'ont-ils pas été jusqu'à aller se battre pour eux en Indochine, comme l'avait fait Koyaga? Question lancinante, qui traverse toute la littérature africaine et était déjà l'enjeu de *L'Aventure ambiguë* (1961) du romancier sénégalais Cheikh Hamidou Kane.

Aucune réponse n'est donnée, sinon de manière indirecte, par l'une des dernières scènes du roman, qui décrit une assemblée que l'on croirait surréaliste si elle ne ressemblait que trop aux expériences communes de chacun: «*La première question importante qui se posa à la Conférence fut de débaptiser et d'attribuer de nouvelles appellations à l'hôtel et à la salle où se déroulaient les travaux. Après deux jours et deux nuits de bruyantes discussions, l'accord put être obtenu sur le nom à donner à la salle de la réunion — «salle des martyrs»; mais pas sur celui de l'hôtel. Les travaux se poursuivirent dans un hôtel sans nom.*» Quant à la finale du roman, elle donne à voir, en une vision apocalyptique, une migration gigantesque, hommes et bêtes confondus, vers un lieu mythique où devrait avoir lieu l'élection d'un nouveau président.

Kourouma, en habile maître d'œuvre, s'est bien gardé de commenter les faits autrement que par cet agencement en trompe-l'œil d'un spectacle qui peut sembler caricatural et humoristique mais dont la force évocatrice n'en paraît pas moins troublante de vérité. Empruntant à l'épique et au dérisoire, le roman incite à repenser l'histoire d'une Afrique partagée entre les impitoyables *Soleils des indépendances* et l'attente d'une improbable rédemption.

Jim Harrison

L'autre oncle d'Amérique
L'Europe lit ses livres, l'Amérique en fait des films

Jim Harrison, 60 ans, est si médiatique qu'on en oublierait presque qu'il est l'un des plus grands écrivains américains.

MICHEL HOLTZ
LIBÉRATION

On a beau fouiller, rien. Dans l'une des plus grandes librairies de Detroit, au Michigan, Jim Harrison est aux abonnés absents. Même son nom n'évoque rien au vendeur: «*Vous parlez de Toni Morrison, peut-être?*» Pour dénicher en un tour de main l'un des bouquins de l'Américain, mieux vaut fréquenter une librairie parisienne. *La Route du retour*, son dernier opus, plastronne en tête de gondole. *Dalva*, l'un de ses précédents ouvrages, est en rupture. Harrison, délaissé dans ses grandes plaines, est une star en France. Pas un nom qu'on se refille entre initiés, ils l'ont tous adoubé depuis dix ans, mais une peinture pour plateaux de télévision.

Sauf que ce succès récent a comme un goût de méprise, qui tient plus à la légende que trimbale le bonhomme du haut de son mètre quarante-vingt massif, à sa cabane en rondins, à ses mémorables bringues, qu'à ce souffle littéraire qui lui vaut d'être l'un des plus grands écrivains de cette fin de siècle. Le livre deviendrait l'accessoire de l'homme. Il s'en défend en calculant les années et les pages. «*Aujourd'hui, je suis à la mode parce que j'ai 60 ans et quinze bouquins derrière moi. Des types se disent que c'est une œuvre, pas comme lorsque je sortais avec trois nouvelles à leur donner. C'est juste une question de fiabilité pour des critiques pas trop surs d'eux.*»

Crazy Horse

La Route du retour n'est pas son meilleur livre, mais le public n'a pas soif d'explications de texte et préfère écouter les belles histoires de cet oncle d'Amérique. Alors il soigne son fonds de commerce, à coups de Ricard secs — «*une découverte, une vraie médecine*» — et d'histoires parfois imaginées et, lorsqu'il se met à pleuvoir sur Paris: «*J'ai écrit une histoire de la pluie, dans laquelle la pluie est un personnage unique. Mais elle est inédite.*» Brice Mathieussent, son traducteur, corrige: «*Il ne lui reste plus qu'à l'écrire pour qu'elle ne le soit plus.*»

Pour sa visite de promotion, il s'est installé dans un petit hôtel du VII^e ar-

rondissement où il débarque chaque année. Mais, cette fois-ci, les copains hexagonaux, Mathieussent ou Guy de La Valdène, le fils de famille normande qui partage avec lui le goût des faisans et du calvados, n'ont droit qu'au service minimum. «*Mon éditeur m'a payé tellement cher pour mon dernier bouquin que je me plie à toutes ses fantaisies.*» En l'occurrence, un planning de trente interviews en huit jours, enquillées sans sourcil. Sauf de temps à autre, quand un plumeux flatte sa grande carcasse d'un: «*J'ai pleuré à chaque page de votre livre. Mais comment faites-vous, monsieur Harrison?*» Alors il chope son Ricard et regagne sa chambre, sans un mot. C'est toujours la même, pour la vue sur les jardins de Matignon. Avec une longue-vue, il tente d'apercevoir les bureaux du premier ministre. «*C'est une lunette de chasseur; comme j'ai perdu un œil, je n'ai pas besoin de jumelles. C'est économique.*»

Il a perdu son œil gauche à sept ans en jouant avec une petite fille qui, voulant le sauver de la guêpe scotchée sur sa joue, s'est précipitée sur lui avec un tesson de bouteille. Un accident avoué il y a peu. Pendant des années, l'œil avait disparu de nombreuses façons, dans les combats contre les viêt-congs ou dans une bagarre de rue. Nombreuses aussi les invérifiables histoires qu'il rapporte de ses aventures à Hollywood. «*Légendes d'automne s'est vendu à un million d'exemplaires rien qu'aux États-Unis. Du coup, Hollywood m'a fait des offres de nabab. Alors, j'ai joué au nabab. Quand ils m'ont demandé ce que je voulais comme bagnole, je leur ai dit qu'il me fallait absolument une Ford Taurus marron de cinq ans un peu sale, conduite par un nain, pour que moi, assis à l'arrière, je puisse voir sans problème à travers le pare-brise. De plus, je voulais une boîte de M&M's jaunes à côté de moi. Ils ont tout trouvé, sauf la bagnole, car la couleur n'existait pas. Du coup, j'ai tout refusé. Mais je me marre encore en les imaginant trier les M&M's un par un.*»

Aventures hollywoodiennes

Hollywood, qui a consciencieusement pillé tous ses livres, de *Légendes d'automne* avec Brad Pitt, qui «*manquait de sang et de boue*», à *Dalva*, son roman le plus tumultueux, le plus introspectif aussi, avec Farah Fawcett chevauchant un appaloosa dans les champs de blé pour un film

aussi réussi qu'un dépliant touristique. Mais Harrison est tenace et ne lâche pas le cinéma, malgré ses trahisons. Jack Nicholson doit réaliser une adaptation de *Julip*, une nouvelle de 1993.

Entre deux scénarios tronçonnés ou repoussés, il retourne là où il est né, dans le Michigan. C'est là que son père et sa sœur se sont tués, dans un accident de voiture, en 1958. C'est là encore qu'est ancrée sa comédie humaine. Un univers où de faux Indiens s'inventent une généalogie de Sioux, où de vrais Blancs parlent aux loups et deviennent loups. Les vieilles croyances indiennes sont devenues siennes. L'homme peut devenir oiseau ou coyote. Lui, petit-fils d'émigrant scandinave, arbore aujourd'hui une tête de vieil Indien. Et Zinedine Zidane est devenu ballon. «*J'étais allongé sur un lit d'hôpital. Comme je m'emmermais, j'ai regardé la finale de la Coupe du monde de foot à la télé. Et là, j'ai été stupéfait par le coup de tête de Zidane. Il est impossible qu'un homme calcule la trajectoire et la vitesse d'un ballon qui arrive de trente mètres, et qu'il le frappe de sa tête aussi précisément. C'est donc qu'à ce moment-là Zidane est devenu ballon.*»

Harrison, lui, continue d'alterner les moments de surexposition, de voyages et de gueuletons, avec de longues périodes de repli et quelques grosses dépressions qui ont jalonné sa vie. De la truculence à l'écriture, au fond de la ferme de Lake Leelanau, au nord du Michigan, où il vit avec Linda, sa femme, sa sécurité, depuis trente-huit ans. En attendant le retour, il se promène de Paris à Marseille en passant par Strasbourg, pour une tournée de rock star, esclandres compris. Dans un grand restaurant alsacien, il s'est jeté sur la moquette pour regarder sous les jupes d'une dame, «*car elle lui rappelait sa tante et qu'à cinq ans il a eu ses premières émotions de cette manière*». Une tournée de signatures aussi, dans des librairies encombrées de fans transis, dont certains lui présentent leurs fillettes baptisées Dalva. Plus star à Paris qu'à Detroit. Au point que son nouveau roman est paru en France en priorité, attendant d'être publié, dans un mois, à New York. Question d'exotisme. Car, à 8000 km de distance, le vent des grandes plaines souffle plus fort.

LA ROUTE DU RETOUR

Jim Harrison
Éditions Christian Bourgois, Paris,
1998, 528 pages

SOURCE LIBÉRATION

TÉMOINS D'UNE TERRE VIVANTE

ÉVÉNEMENT MULTI-ARTS QUI CÉLÈBRE LA CRÉATION

EXPOSITION

Monic Thouin-Perrault

rétrospective
25 ans de peinture
et œuvres récentes

du 22 octobre au 6 décembre 1998

Salle Alfred-Pellan
Maison des Arts de Laval
1395 boul. de la Concorde O. Laval

ACTIVITÉS DIVERSES

Les dimanches à 14 h

1^{er} novembre

causerie

Monic Thouin-Perrault
(sur invitation)

22 novembre

atelier famille en arts visuels

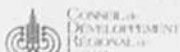
Volte-face et Monic Thouin-Perrault
(sur invitation)8, 15, 29 novembre
et 6 décembre

spectacles multi-arts

Diane Major, danse
Monic Thouin-Perrault, peinture
et Société littéraire de Laval,
auteurs invités, lecture de textes

ENTRÉE LIBRE

Information: (450) 662-4442

Thouin-Perrault, 1998
Fleur de verglas pour une terre blessée

LE DEVOIR

L'écrivain américain Jim Harrison. Hollywood a consciencieusement pillé tous ses films.

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Du tragique en politique

L'HOMME TRAGIQUE

Nature de l'action politique
Nicole Jetté-Soucy
Éditions Liber, Montréal, 1998
198 pages

Dans la constellation de l'essai québécois, les philosophes brillent plus par leur extrême discrétion que par le rayonnement de leurs publications. Quand ils se commettent (et il semblerait qu'ils le fassent; voir *L'État du monde de la philosophie québécoise* en une du cahier *Livres* de la semaine dernière), ce sont généralement leurs pairs immédiats qui constituent leurs destinataires privilégiés.

Aussi, en publiant *L'Homme tragique*, un essai de philosophie politique exigeant, Nicole Jetté-Soucy signe un livre comme il y en a peu dans notre littérature d'idées. Motivée par l'intention en soi assez banale «d'essayer de comprendre ce que font les hommes en politique», la philosophe nous entraîne dans une réflexion d'assez haute voltige qui mobilise toute l'attention du lecteur.

La typologie des activités humaines établie par Hannah Arendt sert de point de départ à la démonstration de Jetté-Soucy. Ces activités se classeraient en trois catégories: le travail, la fabrication et l'action, auxquelles l'auteure de *L'Homme tragique* en ajoute une quatrième: le jeu.

L'activité humaine

La catégorie «travail» comprend les activités ayant trait à la nécessité vitale et qui inscrivent l'homme dans le cycle de la nature. Par la fabrication, l'humain concrétise des œuvres durables qui visent à nier la nature en lui et qui réalisent l'édification d'un monde qui lui survivra. Le jeu, activité sans autre fin qu'elle-même, suspend le sérieux de la vie tout en le mimant à certains égards, mais sans conséquences. Enfin, l'action serait cette activité humaine par excellence qui reposerait «sur la décision de faire quelque chose de valable de l'existence humaine» et sur «le refus d'une vie imposée du dehors par les circonstances»; ce serait cette volonté d'agir sur les autres hommes afin d'en arriver «à la production de nouvelles relations entre eux ou au maintien de celles qui existent déjà».

Nicole Jetté-Soucy s'intéresse à l'action politique, à celle qui s'inscrit dans l'Histoire et non à l'action privée, qui relève du fait divers. Située sa démonstration dans l'optique occidentale, elle définit l'agent de sa recherche comme suit: «Prenant en compte la nécessité que constitue le passé et prenant appui sur la réalité que composent les circonstances actuelles, l'homme politique assume l'une et l'autre pour les dépasser et amener le monde à ce qu'il croit qu'il doit être. Dans ce «devoir-être» convergent le sens de sa vie et le sens de l'histoire.»

L'homme est conditionné, mais libre aussi, et c'est dans l'action que

cette liberté, qui se sert de sa conditionnalité comme tremplin, peut trouver son sens, déployer ses potentialités. Cependant, cette volonté de s'appropriation son propre destin, par l'action, aboutit inéluctablement à une sorte de fatalité, d'où l'homme tragique du titre.

C'est par le concept d'hétérotélie que Nicole Jetté-Soucy explique et justifie la situation tragique de l'homme d'action. Partant d'un état du monde qu'il conteste, l'homme politique en imagine un autre qu'il souhaite,

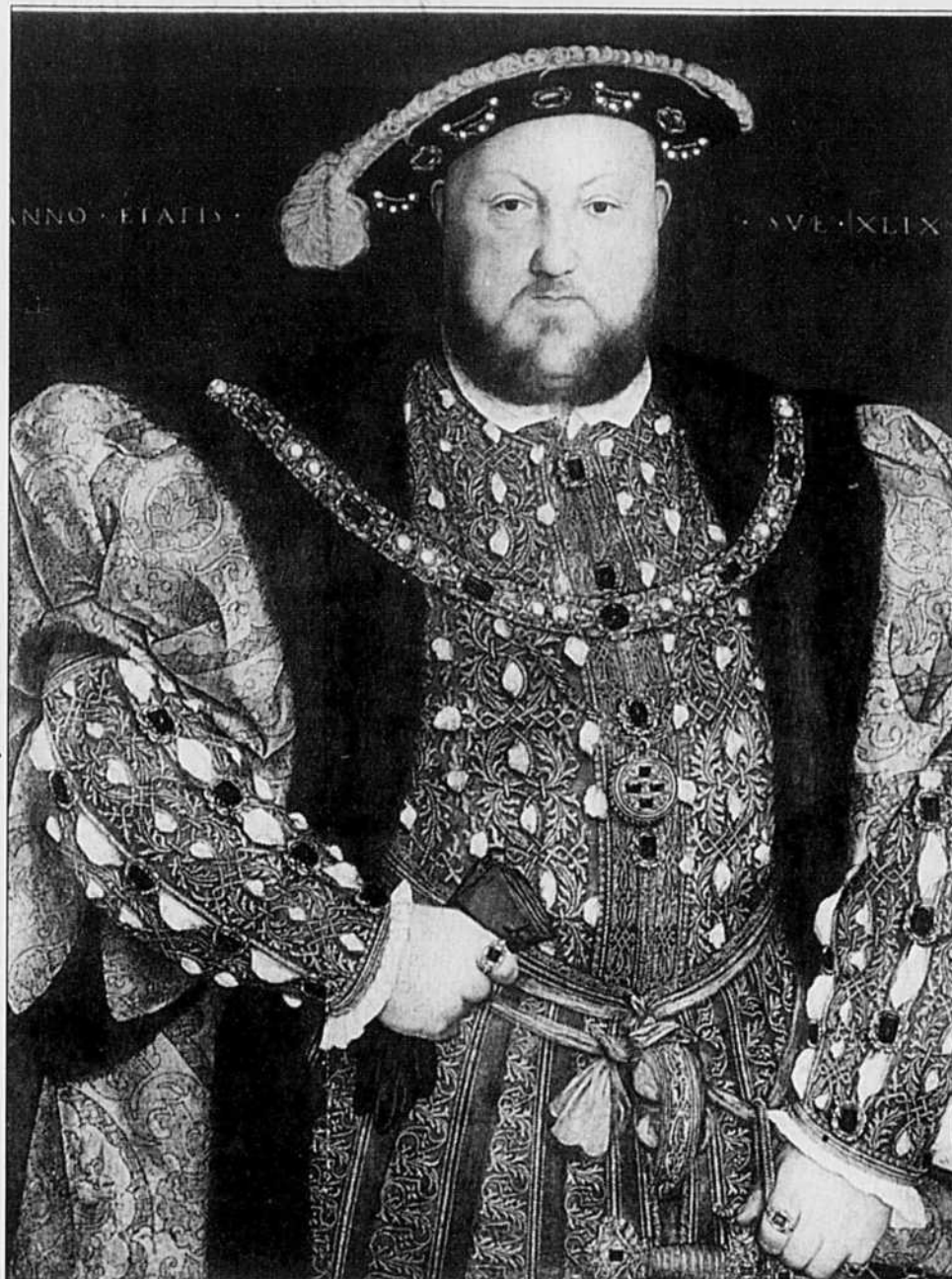
suppute des moyens d'y arriver et prend la décision d'agir. Cependant, entre ce monde des idées et les résultats objectifs, l'écart, compte tenu de la complexité de la réalité sociale et de la limitation de l'esprit humain, demeure fatalement infranchissable: «Cette non-coïncidence n'est

pas un accident de parcours, mais une catégorie fondamentale de l'action humaine. [...] L'hétérotélie est une figure générale qui permet de lire l'histoire. Le tragique est ce sentiment subjectif, mélange inextricable de culpabilité et d'innocence, qui saisit l'acteur quand son action lui échappe.»

Nier l'Homme

Que font alors les hommes en politique si leur volonté d'antidestin se heurte inévitablement à une fatalité qui la nie? Le suicide, le nihilisme, l'enfermement dans le divertissement ou la fabrication ne vaudraient-ils pas mieux? La démonstration de Nicole Jetté-Soucy affirme sa cohérence dans la très belle formule suivante: «Mais désertir son poste, ne plus risquer de se tromper et de faillir, c'est-à-dire ne plus se sentir tenu d'agir, ne plus croire en la légitimité et aux chances de succès de son action, serait plus grave encore: ce serait nier l'Homme.»

Toutes ces belles choses étant résumées, j'avoue néanmoins entretenir quelques réserves face à ce projet. La définition de l'action comme activité humaine spécifique proposée par Jetté-Soucy m'apparaît éclairante dans l'absolu, mais la manière dont elle s'en sert pour réhabiliter un certain type d'homme politique me semble, quant à elle, plus douteuse. Ainsi, l'affirmation selon la-



Hans Holbein le Jeune, Henri VIII, 1540. «La masse a besoin d'un homme capable de décider.»

quelle «la gravité et l'irréversibilité d'une décision qui engage toute une collectivité, pour le meilleur, mais aussi pour le pire, [font] de l'homme politique un héros solitaire, et de la politique, une activité d'une grande noblesse» repose sur le principe, assumé d'ailleurs par l'auteure, voulant que l'initiative individuelle soit le moteur de l'histoire.

Ne nie-t-on pas, ce faisant, et quoi qu'on en dise, tout un pan, le progressiste, de l'apport moderne des sciences humaines en général, et de la sociologie en particulier? Plus encore, cette théorie des grands hommes brisés par le monde en s'y frottant ne revient-elle pas à rétablir une hiérarchie, qu'on nie par ailleurs à plusieurs reprises, à l'intérieur de l'espèce humaine?

En introduction, par exemple, Nicole Jetté-Soucy, à l'appui de ses pré-supposés, cite Julien Freund qui affirme ceci: «La masse a besoin d'un homme capable de décider [...]». N'est-ce pas dès lors admettre que le noble statut de héros tragique ne s'applique qu'à une frange privilégiée de l'humanité tout en étant refusé à la vaste majorité restante, la masse, ce qui équivaudrait à dire que cela même qui fonde l'Homme, c'est-à-dire l'expérience tragique selon l'au-

teure, ne serait pas universalisable? Enfin, concrètement, la reconnaissance du fait que le tragique soit inhérent à l'action politique justifie-t-elle la pratique du mensonge érigée en système (le fameux syndrome de Pinocchio) qui balaie l'histoire politique mondiale?

Voilà autant de questions inspirées par cet essai riche et d'une teneur très relevée. Avis, cependant, aux dilettantes: *L'Homme tragique* (une thèse de doctorat efficacement remaniée) risque de leur donner quelques maux de tête en cours de route.

louis.cornellier@collanaud.qc.ca

le Parchemin
QUARTIER LATIN
... 1756 ...
«... celle-ci consiste dans les différents privilèges, dont quelques-uns jouissent, au préjudice des autres...»
Jean-Jacques Rousseau
«Discours sur... l'inégalité parmi les hommes...»
À l'intérieur du Métro Berri-UQAM
Téléphone : (514) 845-5243

LIVRES PRATIQUES

Père et mère

CES PÈRES QUI NE SAVENT PAS AIMER

Monique Brillon
Les Éditions de l'homme
Montréal, 1998, 150 pages

L'auteure ajoute en sous-titre à cet ouvrage: «et les femmes qui en souffrent». À l'aide d'exemples éloquentes, l'auteur, qui est psychologue, explique comment se constitue l'identité féminine — l'image que l'on se fait de soi-même — et cherche à saisir le rôle du père dans ce développement. Elle le fait en se servant de son expérience personnelle avec son père et des récits de collègues, d'amies, de femmes rencontrées au cours de son travail de psychologue et de psychothérapeute. L'auteure examine en profondeur la relation père-fille en s'attardant au rôle du père dans le développement de l'identité (qui suis-je?) et de l'identité sexuelle (qu'est-ce qu'être une femme?); elle insiste sur l'importance de l'apport du père et de l'urgence pour lui d'occuper sa place de père.

MON PÈRE ME FAIT PEUR

Rachel Boutin
Les Éditions Deslandes
Québec, 1998, 161 pages

Cet ouvrage sur le vécu des enfants exposés à la violence conjugale est l'aboutissement d'une étude réalisée en collaboration avec les Maisons d'aide et d'hébergement pour femmes victimes de violence conjugale. Il serait le premier au Québec à avoir interrogé les enfants sur leur propre vécu de violence et sur celui de leur mère. En réalisant cette recherche, en donnant la parole aux premiers concernés, l'auteure a voulu contribuer à faire reconnaître la gravité du vécu des enfants victimes de violence conjugale. Plusieurs enfants qui ont participé à cette étude ont reconnu qu'ils avaient des comportements violents dans leurs relations avec les autres. Selon leurs dires, ils ont appris à être agressifs en voyant leur père se servir de la violence. Des témoignages émouvants qui suscitent une réflexion chez l'auteure et les lecteurs, des témoignages qui sonnent l'alarme et qui appellent des moyens d'intervention pour briser ce cercle vicieux.

LA NAISSANCE D'UNE MÈRE

Daniel N. Stern
Nadia Bruschweiler-Stern
Traduction de l'anglais
par Claire Joly
Odile Jacob
Paris, 1998, 238 pages

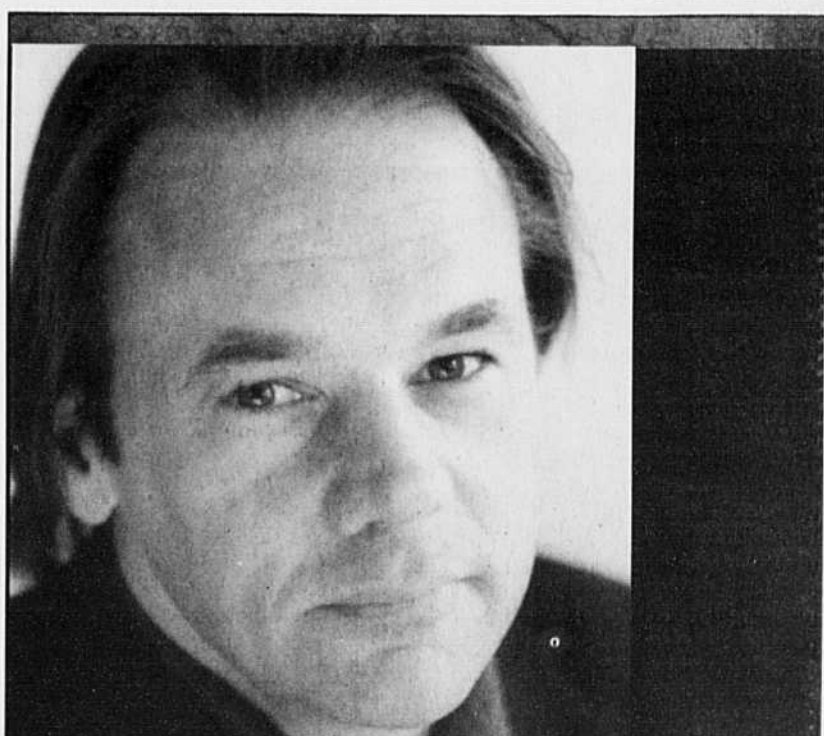
Ce livre, destiné en premier lieu aux nouvelles mamans, vise à les aider à se préparer aux bouleversements qui les attendent et qui vont les transformer: c'est le processus de la naissance de la maternité. On y explique, étape par étape, les changements psychologiques qui vont leur permettre de devenir mères. «En devenant mère», précisent les auteurs, «une femme développe une organisation mentale radicalement différente de celle qu'elle avait auparavant et fait des expériences inconnues des non-mères. [...] une expérience qui n'est comparable à aucune autre.» Ce processus de la maternité n'est jamais vraiment fini. Il connaîtra de multiples transformations à mesure que les enfants grandissent, quittent la maison, se marient et ont à leur tour des enfants.

MÈRE UN JOUR, MÈRE TOUJOURS

Harriet Lerner
Traduction de l'américain
par Monique Désy-Proulx
Le Jour, éditeur
Montréal, 1998, 312 pages

Dans la même veine, mais différent dans sa forme, ce livre dont l'auteure est reconnue comme spécialiste de la psychologie féminine et des relations familiales adopte le ton de la confidentialité et s'attarde au maternage, «ce que cela nous fait d'être mère et ce que cela provoque en nous». À partir de sa double expérience de mère et de psychologue, elle nous entraîne dans les dédales de ce rôle souvent complexe et pas toujours évident. Un livre à la fois drôle et amusant, parsemé de situations vécues, émouvant à certains moments, mais surtout un livre pratique qui suggère des pistes de réflexion. Tout est dit et écrit avec humour et intelligence, si près d'une réalité que vivent bien des parents.

Renée Rowan



ROBER RACINE

«VOILÀ RACINE [...] SA VIE, SON ŒUVRE. ÉCRITE MOT À MOT. CONÇUE PAS À PAS. TIRÉE DU CATALOGUE IRRATIONNÉ DE SES ENVIES.»

JEAN-PAUL DUBOIS,
LE NOUVEL OBSERVATEUR

ROBER RACINE

Le Dictionnaire

Racine

suivi de
La Musique des mots

(Disque compact et partition)

• l'HEXAGONE

24,95 \$

(comprend un DC)



l'HEXAGONE

La passion de la littérature

XYZ éditeur



Hélène Rioux
Le cimetière
des éléphants

Une île.
Comme un cimetière d'éléphants.
Des humains se racontent
avant leur dernier tour de piste.

Hélène Rioux
Le cimetière des éléphants

192 p. • 22,95 \$



1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525.21.70 • Télécopieur: (514) 525.75.37
Courriel: xyzed@mlink.net

Le théâtre et les jeunes

Le théâtre adolescent

Hélène Beauchamp

À partir de rencontres avec des adolescents, à partir de leurs spectacles, l'auteure définit le processus de création mis de l'avant par les jeunes, leur culture, leur démarche artistique mais aussi les contraintes qu'ils subissent.

272 pages

24,95 \$



Apprivoiser le théâtre
Hélène Beauchamp

288 pages



Faire du théâtre dès 5 ans
Hélène Gauthier

208 pages

En vente dans toutes les bonnes librairies

Les Éditions LOGIQUES — Distribution exclusive: LOGIDISQUE
1225, rue de Condo, Montréal (Québec) H3K 2E4 Tél.: (514) 833-2225 • Fax: (514) 833-2182
logique@cam.org • <http://www.logique.com>

LIVRES

BANDES DESSINÉES

Lavis en rouge

Rabaté est un virtuose

IBICUS

Rabaté
Vents d'Ouest, France,
1998, 134 pages

DENIS LORD

L'Ibicus de Pascal Rabaté semble placé sous le signe de l'équivoque.

D'abord, on classerait facilement cet auteur méconnu dans la catégorie de la relève, l'associant à cette nouvelle génération d'auteurs sans concession qu'on retrouve par exemple à l'Association. Il est vrai qu'hormis ses deux albums précédents, parus chez Vents d'Ouest, ses autres œuvres sont disséminées chez des éditeurs défunts ou peu diffusés ici, Futuropolis et Rackham par exemple. Rabaté est donc un artiste aguerri mais, en effet, sa démarche artistique l'associe à des auteurs plus jeunes.

Seconde méprise: Rabaté adapte ici un roman de Tolstoï. Pardon? L'auteur de *Guerre et Paix* en bulles et en cases? Erreur. Il s'agit non de Léon (1828-1910) mais d'Alexis (1883-1945), poète et romancier sans parenté avec son illustre prédécesseur, assez célèbre pour se retrouver dans le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui* mais absent des librairies. Achetant *Ibicus* dans un bazar, Rabaté lui-même a confondu les homonymes slaves. Suave malentendu comme on aime-rait en faire plus souvent. Si *Ibicus* n'est pas nommé ou lauréat au prochain Salon d'Angoulême dans plusieurs catégories, je jure de lire du Van Hamme jusqu'à l'atrophie totale et irréversible de mon cerveau.

Souffles de révolution

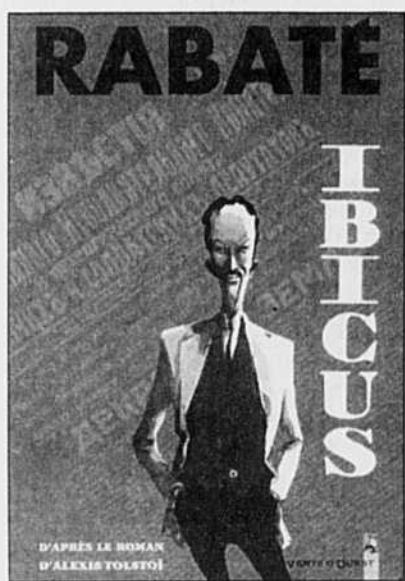
Pétrograd, février 1917. Mutineries, manifestations, pénuries alimentaires et désordres, les premiers souffles de la Révolution d'octobre déferlent sur la Russie, le tsar Nicolas II va bientôt abdiquer. Rien ne saurait davantage contenter Siméon Nevzorof puisqu'une bohémienne lui a prédit que lorsque le monde s'écroulerait, il vivrait des aventures extraordinaires et deviendrait riche. Et c'est positivement ce qui lui arrive, la rencontre fortuite d'un antiquaire anglais rachetant à bas pris les biens d'aristo-

crates fuyant le communisme le met sur le chemin de la fortune. Ça et un petit crime...

Voilà donc Siméon qui quitte Pétrograd pour se réfugier parmi un groupe de noctambules apolitiques, nobles, aventuriers et parasites, qui attendent l'apocalypse en faisant la fête. Siméon croit y trouver — trouble troisième — un statut privilégié en s'octroyant le titre de comte. Mais on lui rit en plein visage. Priorité aux plaisirs et au pognon, donc, même si ces derniers sont parfois, comme dans le cas présent, sources de déchéance et d'amertume.

Si la Révolution d'octobre est le moteur de l'action, on n'en voit jamais dans ce premier tome que les signes avant-coureurs, hormis quelques balles perdues et une séquence de rêve. *Ibicus* tient davantage du récit psychologique que du récit historique et se situe, tant dans le propos que dans le graphisme, à mille lieues des interminables sagas qu'on publie chez Glénat.

On sera frappé de plein fouet par l'immense beauté visuelle de l'album. Œuvrant dans le registre de lavis crémeux à la dynamique expressionniste, Rabaté se révèle virtuose: les perspectives, les proportions et les cadrages, tout est au quart de poil, d'une extraordinaire puissance d'évocation émotionnelle. On l'appréciera d'autant plus que l'auteur ne fait pas dans le tape-à-l'œil; presque discret et pudique, son talent est tout au service d'un récit dont on attend impatientement la suite.



MARGUERITE DURAS

Laure Adler
NRF Gallimard
Paris, 1998, 631 pages

GUYLAINE MASSOUTRE

Elle envoûtait par sa passion de la mort, sa soif inextinguible de tristesse, son obsession lancinante à revenir sur elle-même. Cette syntaxe décapante, ces cris étouffés, ces phrases inachevées, cette intelligence profonde des moindres détails, c'est Marguerite Duras.

Duras, c'est aussi une voix rauque; Delphine Seyrig et Bulle Ogier; Sadec et Calcutta; le Mékong et le Gange; la valse inoubliable de Carlos D'Alessio. Et un style âpre, au service d'une observation aiguë. L'œuvre est phénoménale, incontournable. Deux titres, dites-vous? *L'Amant*, Prix Goncourt en 1984, et *India Song*, en 1974, qui révolutionna le cinéma.

«Pourquoi écrit-on sur les écrivains? Leurs livres devraient suffire»; cette question et ce reproche, Duras, faussement naïve, les adressait à ceux qui la fréquentaient. Oui, elle a passé sa vie à la raconter. Narcisse au miroir. On a dit qu'elle voulait être la seule — et Laure Adler le confirme —, retardant la publication de ses confidences, détestant *L'Amant* après son succès immense, se brouillant avec Jean-Jacques Annaud pour son film. Pourtant, elle est l'écrivain qui sature les bibliothèques de thèses, les revues d'articles, à travers le monde. Les pires photos d'elle montrent son orgueil, toute honte bue. Mais personne ne cerne son mystère, ne s'entend sur son génie, ne vient à bout de ses mots et de son ego démesuré. C'est une femme littérairement fatale. Simple et monstrueuse, provocante et destructrice, mais souveraine, «une voix sans chichis et sans concessions», écrit Nancy Huston.

Peut-on connaître Duras ?

Quand Laure Adler rencontre Duras, en 1983, elle vient de lire *Un barrage contre le Pacifique*. Elle y trouve le personnage déterminé et intelligent qui lui permettra de surmonter le deuil de son enfant. C'est cela, le meilleur de Marguerite Donnadié, dite Duras, avoir une prise — surprise, emprise — dans votre vie intime. Laure Adler, qui la rencontre, côtoie alors une femme malicieuse, enfantine, narcissique jusqu'à la tyrannie. Par la suite, survient un coma éthylique de neuf mois. Elle en réchappe, mais la tempête fait rage, et les dernières années, jusqu'en 1996 où elle s'éteint, sont difficiles. Durant les moments d'accalmie, l'œuvre, toutefois, poursuit «la mort dans une vie en cours, qui jamais ne vous rejoindrait». Ce cache-cache en est l'obsession fondamentale.

Qui est Duras? Pour Laure Adler, il y a Marguerite, la personne des conversations sans prétention, et Duras, l'écrivain. Elle passe de l'une à l'autre facette, sachant que l'identité réelle, Donnadié, est effacée, brisée. Le père disparu, le frère aimé mort, le frère aîné haï; seul face-à-face, la mère repoussée. Le combat se déroule grâce à l'identité forgée: l'écriture. Cette activité masculine, comme ce nom de plume emprunté à la terre paternelle, annonce la dureté des Stretcher, Steiner, Stein, Thor, Desbaresdes qui hantent l'œuvre. Elle avait «si patiemment construit son propre personnage», écrit Adler, sans souci de s'archiver dans la vie mieux que dans ses livres. Or ce personnage est tout entier déperdition de soi dans l'écriture.

Littérairement fatale

Marguerite Duras vue par Laure Adler



Marguerite Duras

SOURCE ARCHIVES IMEC

Laure Adler a donc suivi Duras dans ses livres. Mais, grâce à son fils, Jean Mascolo dit Outa, à Dionys Mascolo, à Yann Andréa, à Monique Antelme, elle a mené l'enquête et construit, sur six années, cet ouvrage remarquable de six cents pages. Et consulté, la première, seize cartons d'archives personnelles. Ce n'est pas tout. Elle a voulu vérifier les affirmations sur les lieux, démentir le vrai du faux. Quelle entreprise, un peu vaine certes, puisque Duras, ce sont avant tout des mots, un regard, une rage, un désespoir. Tout, ou presque, a disparu: Saïgon, l'Indochine, l'amant, l'administration coloniale. Mais vérifier cela au Vietnam, puisque Laure Adler a fait le voyage, c'est déjà mieux comprendre Duras.

Et puis, l'enquête trouve ses témoins. Oui, l'amant a existé, même si les livres, les témoignages et les propos de Duras ne se recroisent pas. Prostituée par sa mère, battue par elle et par le frère? Là, ce sont à nouveau les textes qui le disent. Laure Adler s'enfonce dans les romans, fascinée par leur transparence et vérifiant tout ce qui peut l'être. Elle colle les mor-

ceaux, refait la chronologie, accumule les anecdotes, cite Duras abondamment. La somme est vivante, la moisson passionnante. La biographe raconte avec talent. De ses échanges avec Duras, elle tire des certitudes. Plus subtilement, de ses années de journalisme intelligent — au *Cercle de minuit* —, elle a acquis l'intuition et le flair, le contact direct et l'à-propos. Elle sait mettre l'écrivain en valeur et poser le doigt sur l'obscur.

Justement. Mme Donnadié mère s'est d'abord nommée Mme Obscur. Sa fille est née sous l'emblème des jeux de mots. Et n'allez pas croire au destin.

Les points en litige

C'est peut-être là que le bât blesse. Puisque les mots ont préséance sur la réalité, l'entreprise biographique, toute méritante et nécessaire qu'elle soit, comporte une part de naïveté. Comment toucher aux fabulations de la romancière sans l'abîmer? La vérité de Duras, à un seuil, se fond dans le collectif. Le sillage de son œuvre jette alors le lecteur sur une rive sèche. Les questions de la biographie restent sans réponse.

Cela n'empêche pas Laure Adler de pointer de vrais problèmes, sous la chape durassienne. Surtout, la collaboration. Lorsque Duras écrit *L'Empire français*, en 1940, une apologie de la colonisation, elle se comporte «comme une Française moyenne». Elle le demeure en 1942, après la mort de son premier enfant, lorsqu'elle entre comme salariée au Comité d'organisation du livre, une commission qui attribue le papier aux éditeurs de manuscrits approuvés. La Propaganda surveille toutes ces étapes étroitement. Mais il y a pire à venir.

D'abord, Duras est entrée dans la Résistance, aux côtés de François Mitterrand, en 1943. De plus, Marguerite, mariée à Robert Antelme, qui aime Anne-Marie, aime Dionys, qui vit ailleurs. Puis, en 1944, Robert est arrêté par la Gestapo, déporté. La littérature de Duras reflue, tandis que la biographie d'Adler avance avec clarté. Dans les bureaux de la Gestapo, Duras rencontre Delval, le collabo qui a arrêté son mari. A ce moment, la vague de la narration durassienne reprend le dessus. Dans *La Douleur*, elle raconte la séduction de Delval. Puis, son arrestation, à la libération de Paris. Et enfin, la «torture», un mot terrible pour nommer «des interrogatoires un peu brutaux», selon d'autres témoins, les derniers actes d'épuration des traîtres, qui seront fusillés. Quant à Antelme, il reviendra brisé.

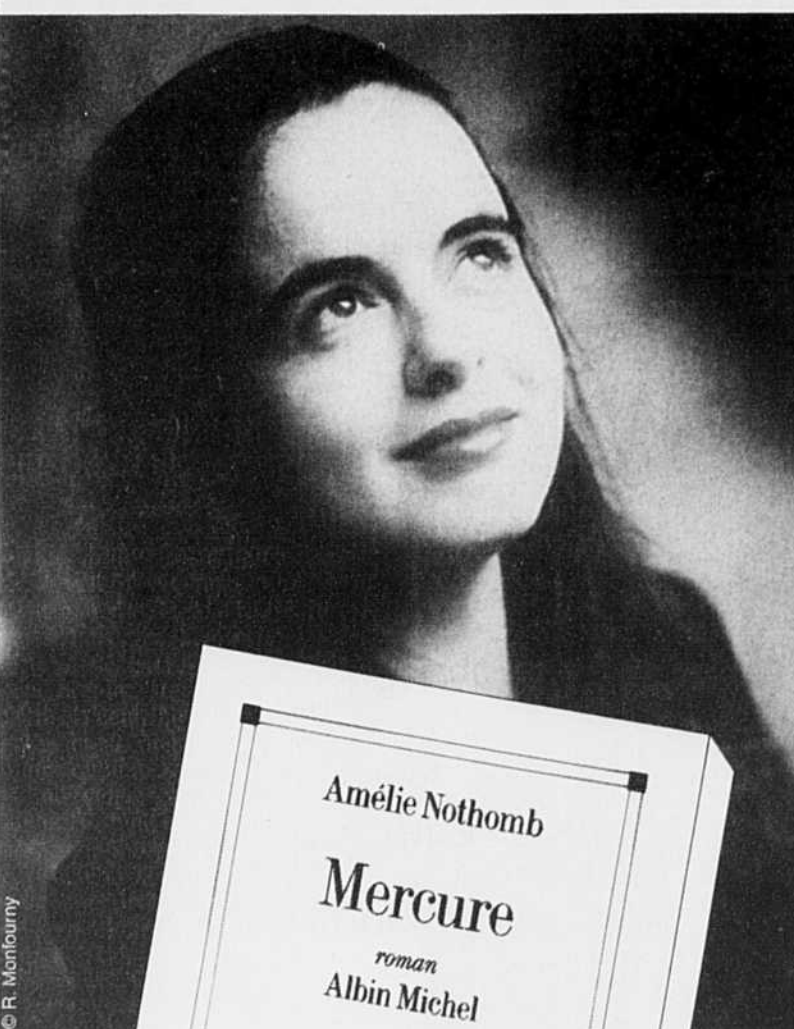
Duras ignore que Mme Delval sera bientôt la maîtresse de Dionys, qui lui fait un enfant un peu avant Jean, celui de Marguerite. Derrière les mots, il y a les gestes, et au delà, le mystère des sentiments. Laure Adler poursuit admirablement l'enquête. Elle évite de commenter ce qui est encore plus douloureux que l'Indochine. Si bien qu'aujourd'hui, à Paris, depuis la sortie du livre, les passions se déchangent: un passé honteux de Paris en guerre refait surface, intensément dramatique et encore compliqué par le témoignage de Mitterrand en première ligne.

Mais les mots de Laure Adler, empruntés à Duras, sont confondants, et la reconstitution illusoire des données entraîne un abandon au flot d'émotions qui les porte. C'est la richesse, mais aussi la limite de cette biographie, qui soudain achoppe sur l'histoire. Une confusion s'installe, reflet des passions où la seule vérité, au bout du compte, c'est «détruire», dit-elle.

Cinquante ans d'écriture ont suivi. Duras, l'amorale, brocardée ses ennemis, devient la femme publique que l'on sait, mégalomane et géniale. Un numéro de la *Nouvelle Revue française* (mars 1998), consacré à Duras, complète très utilement le riche texte de Laure Adler. En quelques pages, Julia Kristeva porte un regard analytique décisif; Nancy Huston, une brillante compréhension de romancière. Le domaine Duras est toujours ouvert.



AMÉLIE NOTHOMB

Amélie Nothomb
Mercure
roman
Albin Michel

«Avec *Mercure*, Amélie Nothomb joue une fois encore avec brio sur l'éventail des passions fatales, de l'imposture et de l'absolu amoureux, du délicat passage entre illusion et vérité.»

ALBIN MICHEL



Disponible en librairie

Photo: Journal le Devoir

Les Éditions Hurtubise HMH tiennent à féliciter Monsieur Guy Rocher, lauréat du Prix Molson 1997.

Guy Rocher est l'auteur du best-seller *Introduction à la sociologie générale*, traduit en six langues.



ÉDITIONS HURTUBISE HMH LTÉE

JEUNESSE

Charles et les nez

BONNE ANNÉE
GRAND NEZTexte de Karmen Prud'homme
HMH, coll. «Atout», 1998, 112 pages

Charles déteste son nez autant que les miroirs. Excédé par les railleries de ses camarades et l'incompréhension de ses parents, il décide de consulter un médecin en vue d'une chirurgie plastique. Surprise: dans la salle d'attente, il aperçoit ses parents.

L'un des deux a-t-il un problème de santé inavoué? Dans cette même salle d'attente, il fera la rencontre de Claudelle, une nouvelle voisine qui l'aidera à démêler tous ces secrets. On devine que l'obsession de départ se dégonflera quelque peu sous la pression de nouvelles préoccupations.

La personnalité de Charles est bien campée. Ses hésitations, sa perception de lui-même et des autres, sa curiosité et son impulsivité en font un personnage attachant. L'intérêt est soutenu.

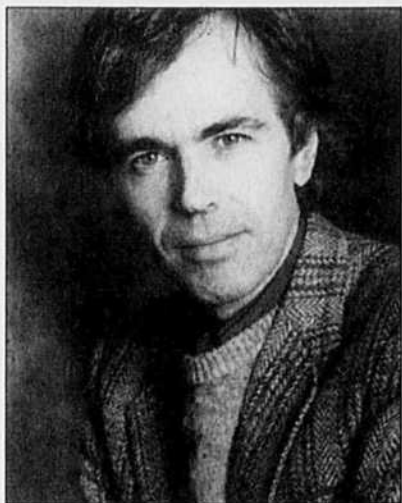
Gisèle Desroches

LA VIE LITTÉRAIRE

L'Union des écrivains «écrit» à Serge Ménard

Le dossier de l'écrivain Pierre Turgeon n'est pas encore passé sous la loupe de la Cour d'appel du Québec, mais il alimente les conversations de corridor et fait couler beaucoup d'encre. Au tour de l'Union des écrivains du Québec d'interpeller le ministre Serge Ménard...

MARIE-ANDRÉE
CHOUINARD
LE DEVOIR



Pierre Turgeon

JEAN-GUY THIBODEAU

se —, affirmait à propos de cette invitation qu'elle comportait deux premières: «C'est la première fois que le Salon du livre de Paris invite un pays non souverain, mais c'est aussi la première fois qu'un pays invité publie dans la langue française», a-t-il affirmé, soulignant l'importance de cette présence pour le roulement de l'économie de l'édition. Rappelons que certains craignent que cette «première» provoque une hésitation de la part française qui, dans le choix des auteurs mis en vedette pendant la durée du Salon, pourrait préférer les écrivains publiés dans les vitrines de l'Hexagone à la compétition franco-québécoise.

Lors de cette conférence de presse, la ministre de la Culture et des Communications, Louise Beaudoin, a réitéré son souhait de voir doubler la consommation de livres québécois en sol français en l'espace de quelques années — en août dernier, elle évoquait un laps de temps de deux ou trois ans. Alors que le Québec achète pour près de 15 \$ de livres français par capita, la France n'en consomme que pour 0,11 \$ par habitant.

Hommage d'un Québécois au Nobel littéraire

Dans son recueil de nouvelles publié aux Éditions de l'Instant même en 1994, *Saisir l'absence*, l'auteur québécois Louis Jolicœur intitulait une de ses nouvelles *Saramago et le cochon sauvage*. Quatre ans plus tard, Stockholm déclarait avoir porté son choix sur l'écrivain portugais José Saramago pour porter le chapeau du Nobel de la littérature édition 1998.

Dans sa nouvelle, Jolicœur affirmait: «Saramago, c'est l'incarnation même du Portugal. Avec cette façon de s'éloigner soudain des choses pour mieux les ressaisir et les exprimer, et cet humour sournois et complice à la fois, le tragique si près du désopilant: on se dit que c'est aussi l'écrivain universel par essence.» Très près de l'œuvre de l'auteur portugais, Louis Jolicœur y a déjà consacré plusieurs articles.

Prix du Gouverneur: à venir

Les prix du Gouverneur général seront remis le 17 novembre prochain, dans le cadre d'une cérémonie présidée par Roméo LeBlanc, à Rideau Hall. Le nom des auteurs en lice dans les diverses catégories sera connu en début de semaine.

Afin de permettre que la cause soit «jugée avec toute l'impartialité requise» et en réaction à cette «intervention publique [...] déplacée, non fondée et malencontreuse», le président de l'UNEQ demande donc au ministre de la Justice de se rétracter.

Printemps du Québec en France

C'est cette semaine que le Commissariat du Printemps du Québec dévoilait le premier détail de sa programmation. Le Printemps mettra le Québec en vedette en France — une porte ouverte sur l'Europe, nous dit-on — entre mars et juin 1999, une invitation à exhiber la culture d'autres pays, comme l'ont fait plusieurs nations avant la nôtre. Tous les arts y seront à l'honneur, mais c'est à la littérature qu'on offre l'honneur d'ouvrir le bal.

C'est en effet le Salon du livre de Paris qui, en raison de ce Printemps du Québec en France, a décidé de joindre l'agréable à l'utile en faisant du Québec son invité d'honneur, ce qui lui assure un espace considérable à l'un des plus prestigieux salons du livre du monde, en plus d'une visibilité des plus appréciables, notamment sur la scène médiatique. On dit que 220 000 visiteurs fréquentent cette librairie géante pendant les cinq jours que dure le salon.

Présent cette semaine lors de la présentation de cette programmation, le commissaire du Printemps, Robert Lepage — il partage la direction du Commissariat avec un vis-à-vis français, Didier Fusillier, figure très marquante sur la scène culturelle française —,

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

Au pays des pharaons

Trois ouvrages qui redonnent vie aux tombeaux égyptiens

À L'ÉPOQUE
DES PHARAONS
Michel Sethus (texte)
et Ginette Hoffmann (ill.)
Casterman, «Des enfants dans l'Histoire», 1985/1998, 48 pages

MOMIES D'ÉGYPTE
Alik
Traduction de l'anglais
par Madeleine Gillard
Éditions du Sorcier, Paris,
1983/1998, 32 pages

L'IGNOBLE PANEB
Viviane Koenig
Livre de poche jeunesse, «Junior»,
Paris, 1998, 220 pages

CAROLE TREMBLAY

S'il est une époque de l'Histoire qui fascine petits et grands, c'est bien l'âge d'or des pharaons égyptiens. «Pyramide», «sarcophage» et «momie» constituent véritablement trois mots magiques pour propulser les foules vers les tourniquets des musées. À preuve, l'exposition *Mystères d'Égypte*, au Musée canadien des civilisations, de Hull, vient de dépasser le demi-million de visiteurs.

Comme l'enseignement de l'Histoire se perd dans la nuit scolaire — particulièrement au primaire —, voici quelques propositions d'ouvrages destinés aux 7-12 ans qui pourront soit aider le visiteur éventuel à préparer sa visite, soit cimenter le savoir fraîchement acquis de celui qui a vu, ou alors, tout simplement, servir d'introduction à l'Égypte ancienne à celui qui n'a pas vu et n'a pas l'intention de voir non plus.

À l'époque des pharaons, de la col-



lection «Des enfants dans l'Histoire», chez Casterman, est un heureux mélange de fiction et de documentaire. On y présente la journée de Séthi, un jeune Thébain de neuf ans, qui entreprend le dur apprentissage du métier de scribe. Le lecteur suit le garçon à travers les multiples activités de sa journée, découvrant la maison, l'habillement et l'alimentation du héros autant que les légendes et les rituels religieux de son peuple. Le texte de fiction, au demeurant très agréable à lire, est entrecoupé d'encarts informatifs plus pointus, difficiles à intégrer dans le récit: le mode de fabrication de la bière, par exemple, ou la signification des principaux hiéroglyphes. Le tout est bien entendu copieusement illustré.

La collection «Des enfants dans l'Histoire» n'est pas nouvelle. C'est en quelque sorte une vedette sur le retour. Née en 1984, elle a fait connaître aux jeunes lecteurs de sept ans et plus la vie des enfants de dix-huit

époques différentes. Elle compte plus de 500 000 exemplaires vendus, dont 65 000 d'*Au temps des cavernes*, son plus grand succès toutes catégories. Depuis 1992, la collection ne s'était enrichie d'aucun nouveau titre. Elle vit sa seconde jeunesse en rééditant ses meilleurs ouvrages sous des couvertures redessinées, avec une typographie renouvelée et une mise en pages plus aérée, comme la mode le veut en cette ère du multimédia.

Embaumement et momification

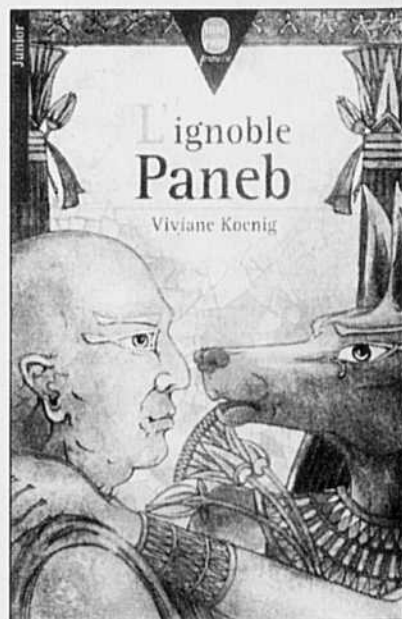
Momies d'Égypte, des éditions du Sorcier, ne joue pas la carte de la fiction. Comme son titre l'indique, c'est un ouvrage entièrement consacré aux cadavres desséchés des anciens Égyptiens et aux rituels entourant leur mort. Les procédés d'embaumement et de momification y sont décrits dans le détail. À force de trop vouloir utiliser des phrases courtes et simples, l'auteur offre un texte un peu sec, mais la quantité et la qualité de l'information qu'il prodigue compensent largement sa faiblesse littéraire.

La plupart des illustrations sont inspirées de peintures et de sculptures retrouvées dans les anciens tombeaux égyptiens. À cause de la sévérité du texte et, entre autres, des crochets pour retirer le cerveau par les narines des cadavres en traitement, *Momies d'Égypte* s'adresse à un public légèrement plus âgé qu'*Au temps des pharaons*.

L'ignoble Paneb, en Livre de poche junior, est un roman. Un véritable roman de plus de 200 pages. Il relate l'histoire de Menna, douze ans, fils de paysan, qui décide de se hisser dans l'échelle sociale en devenant artisan. Son plus grand rêve: orner de peintures le tombeau de Pharaon. Menna quitte donc la vallée du Nil pour le dé-

sert aride et troque sa famille pour une équipe de travail. Tout se passe à merveille jusqu'à la mort du gentil chef de chantier, soudainement remplacé par nul autre que l'ignoble Paneb, un être d'une méchanceté et d'une perfidie sans égales.

Intéressant d'un point de vue didactique, le récit manque cependant de piquant romanesque. Le méchant est tellement méchant qu'on a peine à y croire; la palette d'émotions de Menna est assez limitée et son quotidien devient rapidement redondant. Sans parler de la complexité des noms égyptiens, qui force toujours à retourner en arrière pour comprendre de quel personnage il s'agit. Mais bon, peut-être qu'à dix ans, on est moins regardant sur ce genre de détails. Par ailleurs, l'ouvrage est bien documenté et l'originalité du thème mérite qu'on le souligne.



COURRIER

L'épingle et le sabre

En réponse à l'article du 12 septembre 1998 de Robert Chartrand sur mon livre *Le Flamant nu*, éditions Leméac/Actes-Sud (sic).

Je passerai à l'histoire, pas vous, et c'est ce qui agace le petit tendancieux et farceur que vous êtes.

En fait, qui êtes-vous, Robert Chartrand? Un prof, un auteur, ou encore pis, un romancier? Pour ce qui est d'être critique, on n'en parle pas! Ne seriez-vous pas par hasard membre d'une petite clique littéraire à la gomme? On sent que vous auriez bien aimé vous taper les filles qui ont passé dans ma vie. Dommage pour vous! Vous n'avez pu vous empêcher de condescendre et de finalement m'appeler «Pélo», comme le dénonçait si bien J.-P. De La Grave et que j'ai cité en prologue dans mon livre *Dix doigts sur le rail*, paru chez Leméac.

Vous dites que «j'incarnais alors pour plusieurs le poète authentique», et aujourd'hui? Rien? Vous n'êtes qu'un petit rat dans le monde de la littérature. Je vous plains et je vous pardonne vos petits coups d'épingle. Moi, j'aime bien les coups de sabre. Vous en êtes incapable. Pour ce qui est de Riopelle, laissez-moi vous corriger: je n'ai jamais demandé à Jean-Paul de «graver des yeux de hibou sur des ailes de papillon», comme vous dites si erronément. Sachez que ces papillons avec des yeux de hibou sous leurs ailes existent bel et bien. Ils m'avaient été offerts par mon ami Georges Brassard de l'Insectarium. J'ai plutôt demandé à Riopelle de faire une série de gravures avec de tels papillons, vu

son grand respect des hiboux. Et en passant: Jordi Bonet s'écrit avec un *n*!

Je m'excuse d'avoir froissé vos oreilles avec mon livre. Tant mieux, ça s'imposait, avant que vous creviez dans l'oubli avec votre jalousie évidente. Merci d'avoir pris soin de ne pas mentionner aux lecteurs que ce même livre a été accepté à Paris chez un éditeur aussi prestigieux qu'Actes-Sud. Ça fait partie d'une petite histoire d'esprit hélas bien québécoise de ne pas se donner de chance les uns les autres. Moi, j'aime bien les loups. Pas les coquerelles comme vous.

Claude Péloquin

Réplique

Ainsi donc, Claude Péloquin est vexé de ce que je n'aie pas encensé son dernier livre. Mais pourquoi une telle fureur, étant donné la créature répugnante que je serais?

Sur les détails, deux précisions: l'erreur de graphie du nom de Jordi Bonet, simple coquille, n'est pas de moi; et j'ai bien signalé — sans m'en extasier, il est vrai — la co-édition Leméac/Actes-Sud dans les coordonnées du livre.

Sur l'essentiel, c'est-à-dire la fange de mes motivations, on comprendra que je répugne à y revenir. Jalousie, envie, mesquinerie: ce sont là de puissants moteurs, mais aussi de bien vieilles scies. Au cours d'un long entretien que j'ai eu récemment avec M. Hubert Nysse, le fondateur des éditions Actes-Sud, celui-ci m'a traité de «grand lecteur». C'était flatteur. J'ai un

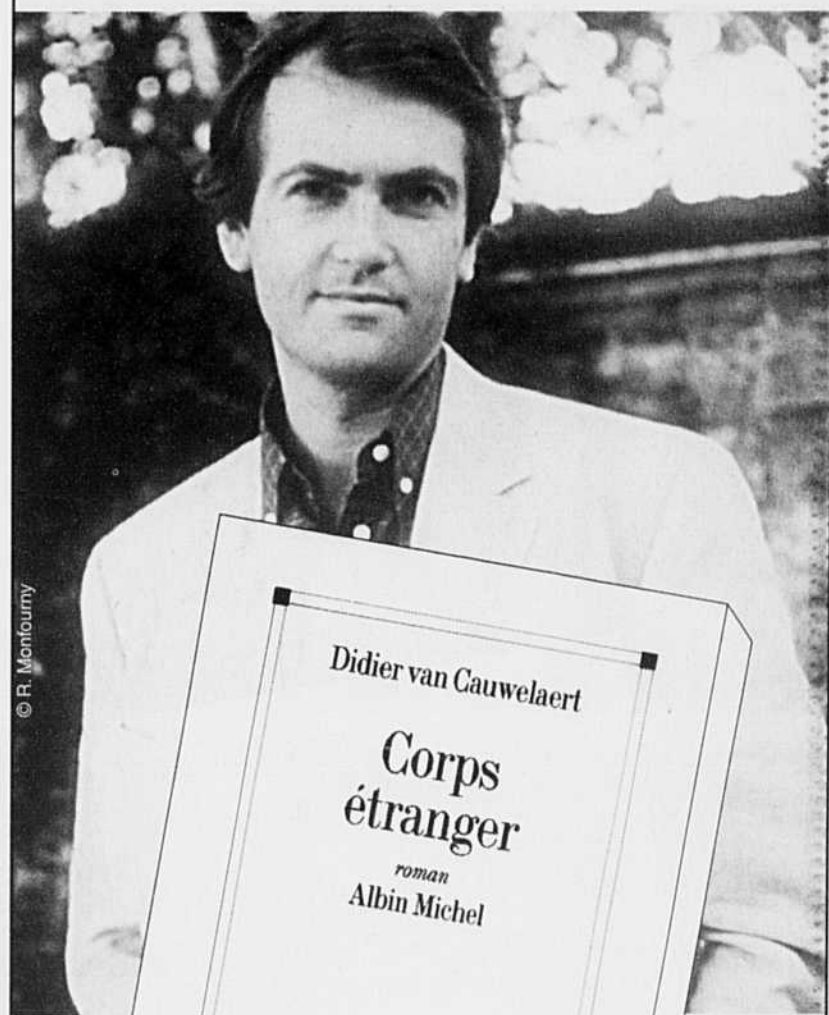
peu protesté. Jaloux, mesquin, et vaniteux de surcroît.

Et puis tiens, en passant: le nom de

l'éditeur de M. Péloquin s'écrit Actes-Sud, sans trait d'union.

R.C.

VAN CAUWELAERT



© R. Montbourny

Didier Van Cauwelaert

Corps
étranger
roman
Albin Michel

Depuis que j'avais renoncé à faire quelque chose de ma vie, je me contentais d'être quelqu'un...

«Féroce et tendre.
Le meilleur de ses livres.»

Stéphane Hoffmann, Madame Figaro

ALBIN MICHEL

Pierrette Mulazzi

L'Argent et le Savoir

Enquête sur la recherche universitaire
Sous la direction et avec un avant-propos de Guy Rocher

Disponible en librairie

L'Argent et le savoir

Le Canada est-il en train de compromettre son avenir en appauvrissant la communauté des chercheurs par des coupures budgétaires croissantes? Une question brûlante d'actualité que pose Pierrette Mulazzi dans son livre *L'Argent et le savoir*. Enquête sous la direction de Guy Rocher, qui signe également l'avant-propos.

Prix: 19,95 \$



ÉDITIONS HURTUBISE HMH LTÉE

LES ARTS

EXPOSITIONS

L'Égypte démystifiée

Entre le déploiement spectaculaire et les objets de la vie quotidienne

MYSTÈRES DE L'ÉGYPTE

Musée canadien des civilisations
100, rue Laurier
Hull
Jusqu'au 21 février 1999

BERNARD LAMARCHE

En guise de préambule, si vous le voulez bien, permettez-nous de rectifier un petit méfait commis à quelques reprises en ces pages ces derniers temps. Cette information tout juste un petit peu à côté de ses pompes a trait à la palme d'or du musée québécois le plus fréquenté. Or donc, le musée aux tourniquets les plus chauds n'est malheureusement pas (pour lui) le Musée de la civilisation de Québec. Eh non! Contrairement à ce que vous avez pu lire, le musée le plus fréquenté au Québec est celui de Hull, lui aussi consacré aux civilisations. Que voulez-vous, il faut bien rendre à César ce qui lui revient. À ce chapitre, le Musée canadien des civilisations (MCC) fait figure de grand négligé dans la course des statistiques muséales. Or il atteindra facilement cette année le seuil faramineux de 1,4 million de spectateurs.

Vrai qu'on a un peu tendance à l'associer, de par sa proximité, aux autres musées canadiens. Ainsi, le pauvre, il change de catégorie de comparaison. À ce que l'on sache cependant, Hull fait bel et bien encore partie de cette province. Il faut dire qu'avec des expositions comme *Le Mystère de l'Égypte*, qui tient son bout jusqu'au milieu de février de l'année prochaine, difficile de manquer son coup, du point de vue des guichets, s'entend.

Une exposition modeste

Encore faut-il s'entendre. L'exposition plutôt modeste de taille — malgré ses 400 objets et plus, le parcours de présentation très serré n'est jamais écrasant — ne participe pas de ces grandioses manifestations telles qu'en a connues Montréal avec l'exposition *Les Trésors de Ramsès II* et autres *Egyptomania*. Non, ce qui tient ici du *blockbuster* — quoique des que l'Égypte ancienne met le nez dehors, le *blockbuster* ne se pointe jamais très loin derrière — est ce qui a servi de prétexte à l'exposition, à savoir le film de format Imax qui lui a donné son titre, mettant en vedette Omar Sharif dans le rôle du sage qui fait connaître à sa petite fille les vestiges de cette civilisation qui n'a de cesse d'exciter l'imagination populaire. La grandiloquence passablement absente de l'exposition se retrouve dans le film, qui ne tombe pas pour autant dans l'insignifiance du spectaculaire.

Cet imaginaire qu'on vient tout juste de mentionner, tout a été mis en branle, à Hull, pour le chatouiller. Le parcours s'ouvre sur une majestueuse et dramatique galerie de sarcophages baignés d'une lumière théâtrale à souhait. Partout, sauf pour la portion de l'ensemble où les artefacts ont été réunis et mis en vedette, on a joué à fond la carte de la mise en scène flamboyante. On reconnaît d'ailleurs là la manière de faire du MCC. Or la fragilité des objets originaux et leur valeur incommensurable font que ces cerueils et autres effigies de dieux et déesses qui se dressent solennels devant nous sont des répliques. Ainsi, l'exposition en son entier tient du royaume de la reconstitution et de la simulation. Par contre, si on a droit aux incontour-



Bas-relief de la tombe de Ramsès, représentant un couple à un banquet.

nables reconstitutions de sites archéologiques, des moyens inédits ont été mis en branle pour simuler la réalité de cet univers disparu.

Outre le film Imax, on a eu recours à la technologie de la réalité virtuelle 3-D pour recréer les tombes de Néfertari, une des plus magnifiques qui furent découvertes dans le nécropole thébaine, et de Toutankhamon, un des sites touristiques les plus achalandés de la vallée des Rois. On annonce la simulation à grand déploiement comme une des possibilités afin de palier la détérioration des sites de fouilles ori-

ginaux. On y explique que la succession des visiteurs dans les salles royales a accéléré tragiquement leur dégradation. Déjà que l'accès est partiel dans l'enceinte de la tombe de Toutankhamon — la chambre funéraire faisant l'objet d'un accès limité —, l'informatique constitue un moyen efficace pour rendre une idée de ces espaces instables (bien qu'elle ne puisse encore combler toutes les lacunes que cause une perte de contact direct avec l'objet). Fait à noter, toute la production de ce simulacre est de contribution canadienne.

Le tombeau de Toutankhamon

Du côté des recreations historiques, il faut noter celle de la tombe de l'antichambre et du trésor du tombeau de Toutankhamon, exactement dans l'état où les trouva Howard Carter lorsqu'il découvrit la tombe en 1922 (d'ailleurs, ce Carter est une des vedettes du film Imax). Auparavant dans le parcours, vous serez tombé sur une reconstitution fidèle d'une barque solaire de huit mètres qui permettait aux âmes de migrer vers l'au-delà et qui porte une réplique exacte du cercueil d'or de Toutankhamon.

C'est d'ailleurs là où la petite tendance Walt Disney du MCC gêne le plus. En plus des mannequins de plâtre aux costumes d'époque, on n'a pas pu s'empêcher d'ajouter deux images photographiques de personnages que l'on croit tirés du film. Le lien entre les deux attractions était peut-être nécessaire, mais là, la sauce tourne!

Pour le reste, outre les effets dramatiques de mise en scène, le musée y est allé plutôt sobrement. Les deux salles qui suivent la galerie des sarcophages présentent les objets tirés de l'histoire. C'est là qu'on mesure le mieux la modestie de cette exposition pourtant riche. Nombre d'objets sous présentoir proviennent de collections canadiennes: celles du Musée des

beaux-arts de Montréal, du Musée royal de l'Ontario, du musée Redpath de McGill et évidemment du MCC (en plus de la Smithsonian Institution, du Metropolitan Museum of Art et du Brooklyn Museum of Art). Cela permet d'évaluer la relative richesse des collections canadiennes pour ce qui est de l'Égypte ancienne, mais en même temps, on est loin des grandes entreprises comme celle à laquelle s'est livré le Palais des civilisations de Montréal, sous l'ère Drapeau, avec *Ramsès II*. Il y a contrainte, le objet plus prestigieux ne voyageant qu'à grands frais, mais cette restriction permet de fouiller un créneau bien défini.

Si toute exposition sur l'art égyptien doit se pencher sur la culture générale de cette civilisation, étant donné le rôle utilitaire attribué par exemple à la peinture, on a préféré ici mettre l'accent précisément sur les pratiques quotidiennes des gens de l'Égypte ancienne en ce qui a trait à la vie quotidienne, la religion et le processus de momification. On retrouve donc de l'information sur les repas, les activités des paysans, mais aussi sur le rôle du pharaon et la conception égyptienne de l'âme et du voyage dans l'après-vie. On reste ainsi mis en présence d'une momie humaine et nombre de momies animales, cette dernière dimension renseignant énormément sur la vénération que portaient les Égyptiens à certains animaux. Il y va là d'une dimension pédagogique essentielle. D'autres objets surprennent, surtout dans la portion qui traite du processus de momification: les récipients pour accueillir les organes, mais aussi les crochets pour retirer du corps le cerveau.

Imax et Sharif

On l'a dit, l'exposition se veut un complément pour la superproduction Imax, produite entre autres par la National Geographic Films, le Musée des sciences et des industries de Chicago et le MCC. Fort des cinq années de production qu'il a fallu y investir, le film retrace la plupart des facettes qui ont pu contribuer à l'essor de la civilisation antique dans la vallée du Nil. Avec, on s'en sera douté, des images à couper le souffle des entrailles du Nil à sa source jusqu'aux grandes pyramides de Gizeh en passant par l'énigmatique Sphinx. De plus, les séquences du film sont entrecoupées par la reconstitution du récit de l'aventurier Howard Carter et de sa découverte de la tombe de Toutankhamon. On y fait état également des pillages qu'ont subis les salles royales et de la supposée malédiction qui aurait frappé les explorateurs à la suite de leur découverte. Le film est diffusé jusqu'au 28 février. Fascinant et grandiose.

GALERIE D'AVIGNON

ART CONTEMPORAIN

102 ouest, rue Laurier, Montréal (Qc) H2T 2N7 • (514) 278-4777

Claude Manoukian

«VARIATIONS»

Après l'Europe, le Japon et les États-Unis, voici la première exposition particulière à Montréal.

6 au 24 octobre 1998

L'artiste sera présent le dimanche 18 octobre, de midi à 17 h

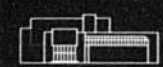
Clara Gutsche

La série des couvents
Du 18 octobre 1998 au 10 janvier 1999

aussi :
50° du Refus global.

Les Automatistes au Musée d'art de Joliette
5 septembre 1998 au 10 janvier 1999

Jürgen Schadeberg. Township Blues
6 au 22 novembre 1998



MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

145, rue Wilfrid-Corbiel, Joliette (Québec) J6E 4T4
Téléphone : (450) 756-0311 Télécopieur : (450) 756-6511
Courriel : JOLIETTE@LOGIN.NET INTERNET : WWW.BW.QC.CA/MUSEE.JOLIETTE

INTÉRESSÉ

à participer à une performance au Musée d'art contemporain de Montréal?

Le MACM est à la recherche de bénévoles désirant participer à une performance de l'artiste américaine Ann Hamilton. Les bénévoles prendront part à la fascinante installation intitulée *matterring*. Si cette aventure vous intéresse, veuillez rejoindre Pierre Alvarez au (514) 847-6907. Les personnes éprouvant des vertiges sont priées de s'abstenir.

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL Québec

GALERIE DE BELLEFEUILLE

JUDY GARFIN

Déguisement naturel

L'exposition se poursuit jusqu'au 22 octobre

1367, AV. GREENE, WESTMOUNT TÉL.: 933-4406
lun. - sam. : 10h - 18h • dim. : 12h30 - 17h30

MICHÈLE DROUIN

«LE TRAVAIL D'ILLUMINATION»
ŒUVRES RÉCENTES

VERNISSAGE SAMEDI 17 OCT.
DE 15H À 17H
EN PRÉSENCE DE L'ARTISTE
JUSQU'AU 7 NOVEMBRE

WADDINGTON & GORCE

1446, rue Sherbrooke Ouest
Montréal H3G 1K4
Tél. : 847-1112 Fax : 847-1113
Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h

E-mail : wadgorce@total.net
Web : http://www.total.net/~wadgorce

Ann Hamilton

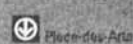
le corps et l'objet : 1984-1997
et
matterring

Découvrez les installations et performances théâtrales et sensuelles d'Ann Hamilton.

Jusqu'au 17 janvier 1999

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

Renseignements : (514) 847-6226
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Montréal (Québec) H2X 3X5



LE DEVOIR



Pentacom

IMPORTANTE EXPOSITION

«RÉCENTES ACQUISITIONS»

Du 17 au 31 octobre

ALECHINSKY, P., 1
APPEL, K., 1
BORDUAS, P.-E., 2
BOURDELLE, E.A., 1
CARR, M.E., 1
CHAGALL, M., 1
COBURN, F.S., 1
COSGROVE, S., 2
DALI, S., 1
DALLAIRE, J.-P., 1
FANTIN-LATOURE, H.-T., 1
FORTIN, M.-A., 3
GAGNON, C., 1
GOYA, F., 1
HARRIS, L.S., 1
HOOG DE, B., 1
KRIEGHOFF, C., 1
LEDUC, O., 1
LEMIEUX, J. P., 3
MIRO, J., 3
MOORE, H., 1
MORRICE, J.W., 1
PICASSO, P.R., 2
RIOPELLE, J.-P., 2
ROBERTS, W.G., 1
SUZOR-COTÉ, M.-A., 1
VARLEY, F.H., 1



Jeune femme au chapeau

Galerie Claude Lafitte

1270 ouest, rue Sherbrooke, Montréal, Québec H3G 1H7
Tél.: (514) 842-1270 - Fax: (514) 842-4201

Jeunes créateurs en métiers d'art

Vernissage de l'exposition des œuvres des finalistes
avec remise d'une bourse de 3000 \$ au lauréat

Le mardi 20 octobre à 17h30
à la Galerie des métiers d'art du Québec

FINALISTES

Bruno Andrus
Mathieu Collette et Olivier Maranda
Jean-François Descôteaux
Mariouche Gagné
Marie-Claude Gagnon
Kino Guérin
Stanislas Lauzon
Marie-Eve Martin
Martine Plouffe
André St.Peter Floyd
Nathalie Tremblay

L'exposition se poursuit
jusqu'au 8 novembre 1998

Ouvert tous les jours de 10h à 18h
les jeudis et vendredis de 10h à 21h

GALERIE DES MÉTIERS
D'ART DU QUÉBEC
Marché Bonsecours
350, rue Saint-Paul Est, Montréal



ARTS

ARTS VISUELS

Retour aux sources

La production new-yorkaise d'un artiste québécois

LA MUE

Claude Simard
Musée d'art contemporain
de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 10 janvier

BERNARD LAMARCHE

Décidément, depuis quelque temps, le Musée d'art contemporain de Montréal (MACM) se spécialise dans le rapatriement d'artistes installés sous d'autres cieux. En effet, le MACM rappelle à la ville des artistes partis depuis un moment: on pense à Christiane Gauthier, exposant précédemment, vivant maintenant à Paris, puis à Daniel Villeneuve, lui nous ayant quittés pour des cieux new-yorkais. Il faudrait bien demander à quelqu'un, quelque part, les raisons de cette récurrence qui, pourtant, n'est pas inscrite sous une quelconque série au cadre bien défini. Peut-être bien que quelqu'un, quelque part, a le sentiment de faire son travail, de montrer que coûte que coûte, le MACM contribue à faire connaître, de la production contemporaine d'ici, celle qui se fait ailleurs. Mais encore, il faudra bien un jour poser des questions en relation à cette série qui n'en est pas une, en fonction de ce créneau bien particulier de recherche.

Il faudra questionner un peu parce qu'une autre récurrence semble en train de s'établir, sous-jacente à la première. Dans deux des cas, ces artistes en sont à une deuxième virée au musée de la rue Sainte-Catherine, comme si ce dernier tenait à garder intactes de vieilles relations. Comme si, plutôt que de chercher dans le présent ou de miser sur le futur, le musée préférait piger dans le passé pour se constituer une programmation. Gauthier avait fait partie de l'exposition de groupe *Les Temps chauds* (1988) alors que le cas qui nous intéresse aujourd'hui avait exposé dans le cadre d'une autre exposition à caractère générationnel, l'artiste ayant exposé au MACM, en 1985, dans l'exposition de groupe *Peinture au Québec: une nouvelle génération*. Un pas, que nous hésitons à franchir, nous ferait dire que le MACM désire rétablir et confirmer lui-même des choix qu'il aurait faits autrefois, au moment où le risque était plus élevé. Il faudrait poser des questions, vous dis-je, parce que le MACM semble se confirmer lui-même, un stade précédant, à nos yeux, la complaisance.

Or, dans deux de ces cas, dont celui de Villeneuve et celui qui nous occupe aujourd'hui, c'est le conservateur maison Gilles Godmer (commissaire de *Peinture au Québec: une nouvelle génération*) qui s'est fait le maître d'œuvre du retour au bercail. Remarquez que pour l'exposition qui nous occupe aujourd'hui, le résultat en vaut sans conteste la chandelle, d'autant plus que la carrière de cet artiste a pris de réels accents internationaux. Mais pour les deux autres, tout particulièrement en ce qui concerne Villeneuve, l'expérience n'était pas des plus enlevantes. Les critères parfois ne semblent tenir, justement, qu'au type d'aura très singulier que peuvent générer des artistes un jour partis voir ailleurs s'ils y étaient.

Claude Simard

Cela étant, l'actuelle exposition de Claude Simard, inaugurée la semaine dernière en même temps que celle d'Ann Hamilton, est très certainement la plus intéressante du trio. Tout simplement parce que sous des apparences éclatées, voire décousues, la sélection d'œuvres retenues couvre un propos d'une étonnante



SOURCE JACK SHAINMAN GALLERY

Le buste de Lucien Bouchard fait partie d'une série de neuf bustes de bois, à l'effigie des neuf premiers ministres ayant gouverné le Québec depuis la Révolution tranquille.

cohérence. Simard vit et travaille à New York depuis près de 20 ans (où il est désormais représenté par la galerie Jack Shainman). Natif de Larouche, au cœur de la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean, il est toujours resté très attaché à son patelin d'origine. Baigné dans l'effervescence de la Grosse Pomme, Simard a pu développer une vision très personnelle du Québec dont il est issu. Il apparaît tout à fait normal qu'il revienne aujourd'hui au Québec pour présenter ses travaux nourris par son commentaire social. Il y a là une pertinence immanquable qui dépasse un besoin flou de faire un suivi des productions pour la simple raison qu'il faudrait en produire un.

Vous pourrez remarquer que la figure du double revient constamment dans ces œuvres choisies, qui s'échelonnent sur une période de huit années. Quelques êtres bicéphales évoluent dans cet univers, mais également deux manières de faire de l'art, l'une proche des pratiques conceptuelles, l'autre plus sensible à l'art populaire avec lequel Simard a pu être en contact. De fait, Simard puise régulièrement dans sa

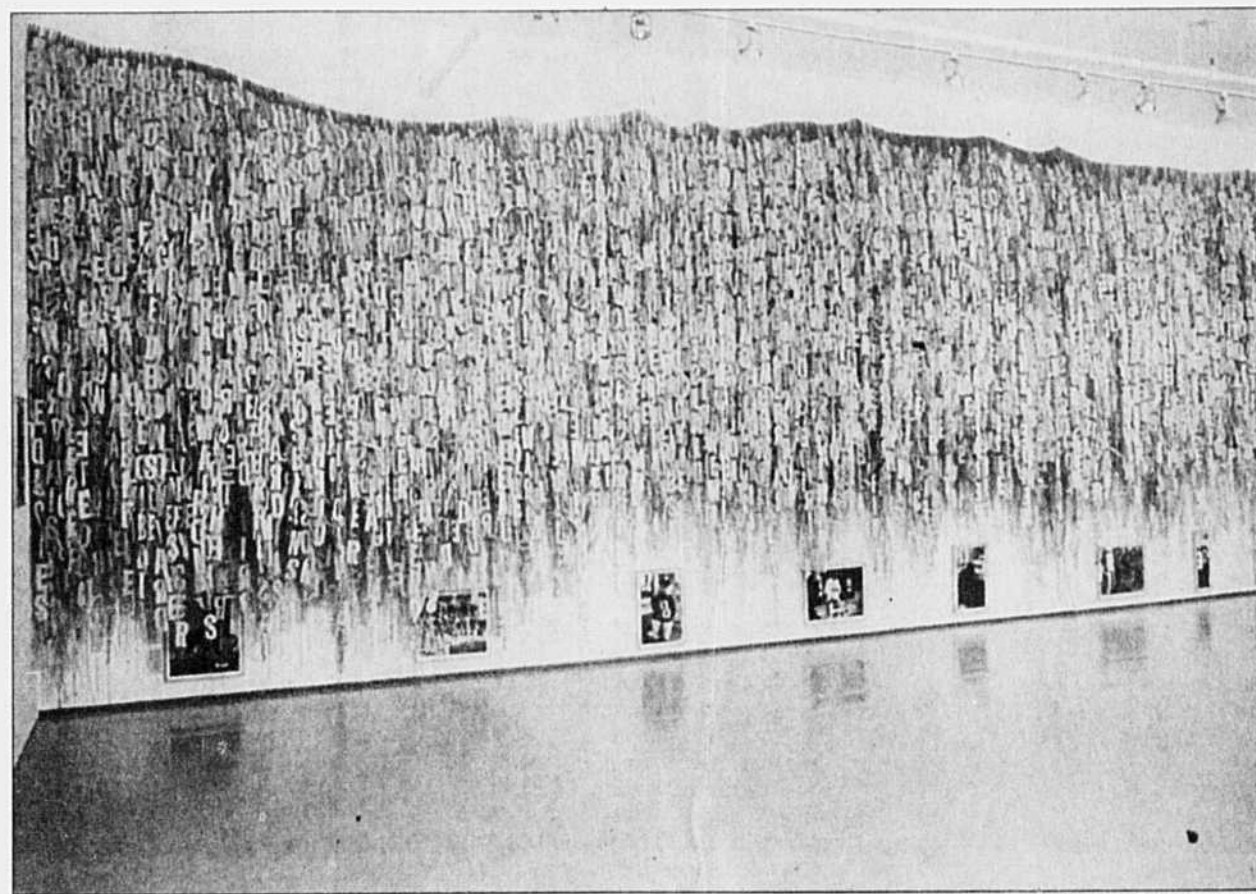
biographie pour faire son art. C'est ainsi que l'on retrouve dans le parcours une sculpture boulimique faite exclusivement de lettres cousues, suspendues à un fil. Or chacun des fils épelle le nom d'une personne ayant vécu à Larouche. L'œuvre, qui ne produit qu'une sorte de bruit visuel, retrace le nom de tous les habitants qui ont vécu dans le village depuis sa création jusqu'à maintenant. Ce rapport ambivalent à l'histoire et à ses origines, Simard le met en scène plus d'une fois.

Sa mémoire du Québec est à la fois poétique et dure. Par exemple, cette table de cuisine placée dans un coin, littéralement avalée par une quantité astronomique de tessons de bouteilles de bière. Cette œuvre est placée aux abords d'une autre, la représentation d'un disque surdimensionné, fictif, gravé au son des chants d'oiseaux du Québec. Comme si, au bruit du verre brisé, se substituait celui, moins violent, des oiseaux. C'est un peu le corps social québécois qu'explore et commente de cette manière Simard, qui a toujours su bien manier les cordes de l'installation inquiétante.

Un mouton bicéphale

La pièce qui ouvre le parcours de l'exposition ne dément pas cette qualité. Haut juché sur une tablette, sur une sorte de ligne de sol qui nous situe en quelque sorte sous terre, est placé un mouton bicéphale. Allégorie de la double identité de l'artiste? De la situation politique au Québec? Possible, peu importe.

Ce qui ressort de cette étrange installation, associée à une espèce de tombeau vitré, au niveau du sol de la galerie, c'est la manière qu'a Simard de rendre tangibles des pans très connotés d'une histoire qu'on ne peut croire que personnelle. Une étrangeté que l'artiste joue parfois à la carte de l'insolite, ce qui ne donne pas de meilleurs résultats. Certaines pièces moins subtiles tombent quelque peu dans le grotesque, ce qui en gomme à notre avis les effets. On pense à ce mouton éjectant de son corps une balle de baseball caricaturale. Ailleurs, Simard affiche un ton plus cru: à mettre sous cette bannière la paire de photographies sur lesquelles est reproduit un même motif 365 fois, rythmant l'écume des jours, témoignant d'un drôle de cycle: des bou-



SOURCE MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN

Passé composé, 1995, une œuvre de Claude Simard.

teilles de bière (*365 Dead*) et des boîtes à lunch (*365 Lunch*).

D'autres pièces constituent le parcours de l'exposition, mais le clou et la chute de l'accrochage consistent en une série de neufs bustes de bois, à l'effigie des neuf premiers ministres ayant gouverné le Québec depuis la Révolution tranquille. Produits selon une facture folklorique, un peu rustres, ces bustes surpassent largement la banalité qu'ils peuvent afficher de prime abord. Quelque peu horribles,

ils exsudent l'irrépressible sentiment que dans cette succession

subsiste, inexorable, le retour du même. À faire peur.

VIOLAINE GAUDREAU

Quatre fois juin

Dessins et céramiques

Jusqu'au 14 novembre

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514-849-1165 Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

EXPOSITION PEJMAN

Dix ans de peinture
jusqu'au 31 octobre

Jeune prodige de la peinture, Pejman Ebadi est né en 1982 et expose en solo depuis 1990.

Le Belgo - Espace 418

372, rue Sainte-Catherine Ouest
du mercredi au samedi
de 12 h à 17 h 30

Info : Galerie Simon Blais
au 849-1165

the STRIDE GALLERY



CIRCA

CALGARY

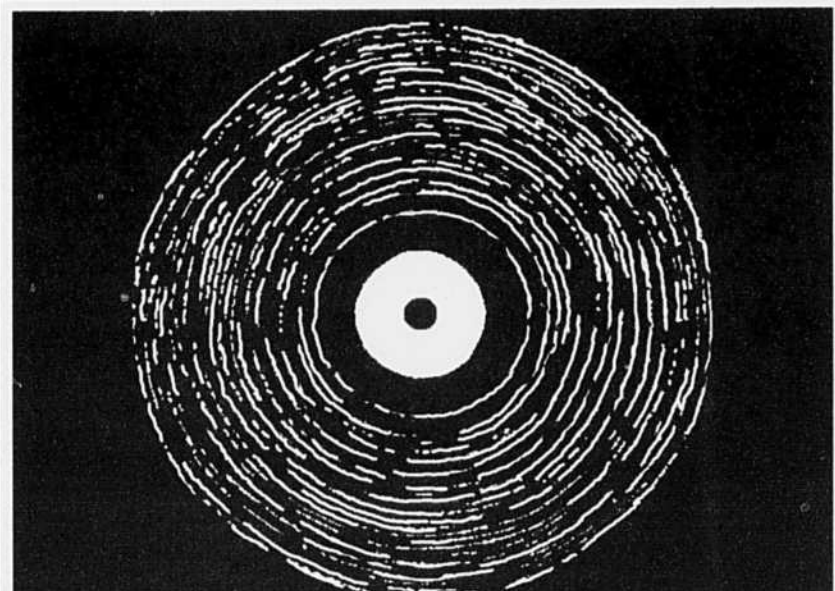
KENNETH DOREN, ANGELA INGLIS, STEVEN NUNODA, AMY GOGARTY, ROY MEUWISSEN-HENDRICKX, SHAUNA KENNEDY, LUANNE MARTINEAU
à MONTRÉAL

Jusqu'au 14 novembre 1998

Vernissage le samedi 17 octobre de 15h à 18h

372, rue Sainte-Catherine ouest # 444 Tél. : 393-8248
du mercredi au samedi de 12h00 à 17h30

Le Centre d'exposition Circa remercie le Conseil des Arts et des lettres du Québec, le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal et le Conseil des arts du Canada.



Michael Merrill's Greatest Hits 1989-1998

Maison de la culture Plateau-Mont-Royal

465, avenue du Mont-Royal Est (métro Mont-Royal)

Entrée libre Jusqu'au 15 novembre

mardi, mercredi, jeudi : 13 h à 19 h

vendredi, samedi et dimanche : 13 h à 17 h



Renseignements : 872-2266 www.ville.montreal.qc.ca/maisons

Ville de Montréal

À VOIR AU CENTRE D'EXPOSITION DE BAIE-SAINT-PAUL
DU 26 SEPTEMBRE 1998 AU 24 MARS 1999

niopelle

À voir aussi : « Un lieu de liberté » Le Refus Global
sous l'oeil témoin de Maurice Perron



Centre d'art Baie St-Paul
23 Avenue Laford, Baie St-Paul
Tél. : (418) 435-1661



Groupe La Mutuelle



BANQUE NATIONALE

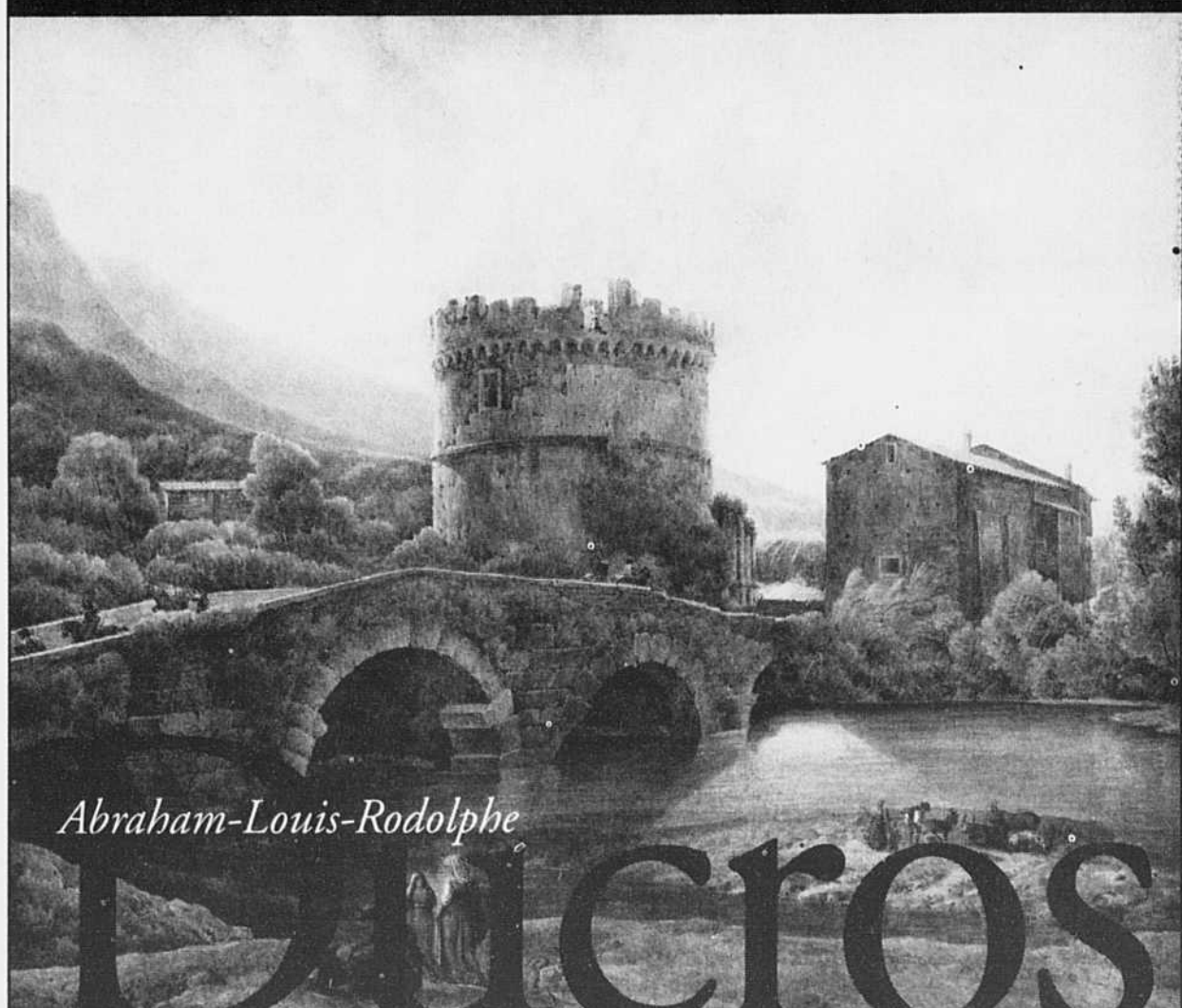


Casino de Charlevoix

LE DEVOIR

Le Soleil

Un peintre suisse en Italie



Abraham-Louis-Rodolphe

Du 8 octobre 1998 au 3 janvier 1999

Voyez les plus beaux paysages de Rome, Naples, Sicile et Malte tels qu'ils ont été représentés par un virtuose de l'aquarelle, l'artiste suisse Abraham-Louis-Rodolphe Ducros (1748-1810).

Catalogue de l'exposition en vente à la Librairie-Boutique du Musée.

MUSÉE DU QUÉBEC

Abraham-Louis-Rodolphe Ducros, *Vue du Ponte Lucano et du tombeau de la famille Plauria* (détail), vers 1789, Musée cantonal des Beaux-Arts de Lausanne.

Cette exposition est organisée en collaboration avec le Musée cantonal des Beaux-Arts de Lausanne. Elle bénéficie du soutien de PRO HELVETIA Fondation suisse pour la culture / Arts Council of Switzerland.

Parc des Champs-de-Bataille
Québec G1R 5H3
(418) 643-2150
<http://www.mdq.org>

Heures d'ouverture:
Du mardi au dimanche
de 11 h à 17 h 45;
le mercredi jusqu'à 20 h 45;
fermé le lundi.

Droits d'entrée
(taxes incluses):
Adultes : 5,75 \$
Aînés (65 ans et plus):
4,75 \$
Étudiants : 2,75 \$
Moins de 16 ans: gratuit.

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

